

Philippe Porcel

"Moi, Constantin,
181 ans"

Neuf nouvelles symboliques,
mystères drômois et Nature



"Moi, Constantin, 181 ans"

Après avoir été émus par Constantin, l'olivier drômois protecteur-spirituel du président Émile Loubet, vous serez envoyés en Guinée équatoriale aux côtés d'un jeune coopérant. Vous vous poserez ensuite la question du voyage possible à travers le Temps et l'Espace avec votre nouvel ami Béni le chat expert en la matière. D'autres guides apparaîtront bien vite : Tango, le cheval libéré, Joanne et ses petits volatiles chevaleresques ou encore les abeilles d'Allan. Vous serez alors confrontés, en compagnie de Patrick, à la pire menace que représente l'égotisme rampant, avant de rassembler magnifiquement ce qui est épars, avec Oscar Wirth et son symbolisme.

Bon voyage !



Humaniste et chef d'entreprise résidant en Drôme provençale, Philippe Porcel associe régulièrement les démarches de sens, le symbole et l'inspiration autant dans sa vie personnelle que professionnelle. Dans ce recueil de nouvelles à la fois douces et saisissantes, entre fiction réelle et réalité fictionnelle, sa plume elliptique vous rendra captifs de vos émotions.

Philippe Porcel

“MOI, CONSTANTIN, 181 ANS”

Neuf nouvelles symboliques, mystères
drômois et Nature.

À mon épouse, Isabelle, pour son indéfectible présence à
mes côtés,
à mes deux fils, Pierre et Alexis, cadeaux de la vie,
à mes parents, pour les profondes valeurs qu'ils m'ont
transmises.

Sommaire

Préface	7
Avant-propos	9
Moi, Constantin, 181 ans	11
Ma rencontre avec un dictateur	29
Béni, le voyageur des heures	47
L'inspiration d'Alexandre	61
Les riches des ruches	71
Les trois corps beaux	83
Tango et la leçon de vie	97
Un bug égotique	105
Oswald ou les trois lames de l'âme	115

Préface

Ce recueil est composé de neuf textes courts, qui en disent long ! Philippe Porcel invite à nous plonger dans un récit émouvant dont le fil rouge trace subtilement un itinéraire personnel. La découverte de son univers dépasse infailliblement une simple lecture cursive. Pour nous présenter aux portes du symbolisme, la lecture des mots précède en effet un langage du silence. Ce qui est écrit conduit inévitablement à nous pencher sur les mots, pour entendre, dans le creux de l'oreille, ce qui est suggéré entre les lignes. Ainsi, le symbole se lit et se livre au-delà des mots. Il suscite des images, d'autres mots, des connexions entre eux, des connexions entre réalité intérieure et vie extérieure.

De prime abord, le symbole a de la retenue. À juste titre, et pour notre plus grand bien ! Il concède au lecteur un droit (et peut-être un devoir) : prendre le temps, de la lecture à l'appropriation, en passant par le divertissement ! Ces neuf intrigues sont menées par des protagonistes aux natures multiples et intrigantes, au cœur de la nature drômoise.

Nul doute, ami lecteur, que vous reconnaîtrez, ou découvrirez, les signes, les mots, les couleurs, les nombres même de la Drôme provençale, si chère à l'auteur !

J'ai eu un immense plaisir à lire les textes savoureux de Philippe, textes qui m'ont quelque peu remué !

Je vous souhaite une très agréable et initiatique lecture !

Paul-Éric Ladislaw
Premier lecteur des *Neuf nouvelles symboliques*

Avant-propos

Symbolum

L'évolution du Maçon
Est comparable à la vie,
Et l'effort qu'il accomplit
Est analogue à l'action
Qu'ont les Hommes sur la Terre.

L'avenir nous cache
Peu à peu aux yeux
Souffrances et joies.
Mais c'est sans frayeur
Que nous avançons.
Au loin pend un lourd voile,
Qui incite au respect.
Dans le silence, en haut,
Reposent les étoiles
Et les tombes en bas.
Considère-les bien,
Et vois comme apparaissent,
Dans le cœur des héros,
De passagers frissons
Et des sentiments graves.
Mais de l'au-delà
Les voix des esprits
Et celles des Maîtres

Clamant : « Mets en œuvre les forces du Bien ! »
Ici, toujours en silence,

“Moi, Constantin, 181 ans”

Des couronnes sont tressées.
Elles vont récompenser
Pleinement ceux qui œuvrent.
Ayez en vous l'Espérance !

Goethe

Moi, Constantin, 181 ans

Séduit par la beauté et l'énergie du lieu, Louis Lecrop planta cinquante-cinq jeunes oliviers dans sa propriété. J'arrivai le même jour. L'oliveraie intrigua tout de suite son entourage. Proches, voisins, gens de passage se demandèrent bien pourquoi elle apparaissait là, dans un triangle, au milieu des chênes, lavandes et conifères. Sa femme, ses enfants et son jardinier semblaient être les seuls initiés à cette étrange plantation. Je l'avais entendu transmettre des consignes précises à son jardinier : « Je veux que tout soit installé au millimètre près. Vous plantez la variété des *leccinos* en bordure de ce mur qui fait cinquante mètres ; entre eux, les *arbequines*, sur quarante mètres ; et les *picuals* ici, sur trente mètres. Vous espacez de trois mètres tout ce beau monde !

— Entendu !

— Les traverses de bois délimiteront les trois zones d'oliviers et convergeront vers ce point central.

— D'accord ! »

Je devinai un questionnement sur le visage du jardinier : pourquoi faire tant de "chichis", au regard du résultat attendu : trois olives à récolter ? J'avais compris le lien très fort qu'entretenait Louis avec les oliviers, la géométrie et les lieux. Il avait d'ailleurs confié son intime conviction à son épouse. Il fallait cette oliveraie ici et maintenant ! Dans un espace triangulaire ! L'oliveraie était composée de trois variétés. Avec le point central géométrique marqué par la jonction des traverses, elle formait très distinctement une pyramide à trois faces. Mais qui donc pouvait voir cette

pyramide ? Louis laissa cette question en suspens. Mais il était satisfait parce qu’il menait son projet à bien.

J’en comprenais peu à peu le sens caché. Étant donné qu’une connexion s’établissait entre nous deux, j’allais pouvoir échanger avec Louis.

Et vous, cher lecteur, vous vous demandez sans doute qui écrit cette histoire ? C’est moi, Constantin ! Oui, c’est bien moi ! Cela fait deux ans que je suis planté dans la propriété de Louis Lecrop, au village du Poët-Laval. J’ai 181 ans !

En cette soirée singulière, le vent souffle fort. Habituellement, l’olivier aime le vent. Mais il n’apprécie pas que l’élément souffle agressivement sa rébellion, au point de lui arracher une branche. Ce soir, cependant, le vent va être rebelle par nécessité... Il souffle de plus en plus. Pour Louis comme pour moi, le moment est venu.

Bien ! Tout d’abord, laissez-moi vous raconter un peu ma vie. Comme tous mes congénères en mission, j’opère exclusivement par le fait d’une pleine conscience.

Les êtres humains, ah ! Il est préférable de ne pas s’adresser à eux directement. La première règle, c’est de leur laisser croire que tout vient d’eux. Toujours ! À l’exception de ces personnes qui, réceptives et sensibles, comprennent notre mission. Mais je dois vous livrer quelques secrets, pour vous aider à comprendre ce qui motive mon récit. Je n’ai pas rejoint ce lieu par hasard. En fait, rien n’est un hasard.

Lecteur, comprenez bien : cela fait trois mille cinq cents ans que nous vivons à proximité des hommes. L’une de nos missions est de vous protéger de vous-mêmes. Eh oui ! Paix et sagesse sont notre sève. Vous en bénéficiez, ce n’est pas un mythe ! L’inspiration vient de la Nature. En fait, tout

concourt à l’harmonie. Contrôler les instincts humains et prohiber la violence assurent le progrès et la paix. Nous assistons votre élévation spirituelle.

Contemporains des pyramides, nous avons été introduits il y a très longtemps comme producteurs d’olives en Égypte. Le grand prêtre d’Osiris déclara un jour à Pharaon qu’un arbre magique serait secrètement soumis à la sagacité des hommes. Le soir même, Pharaon entendit un bruit étrange. Une nuée de libellules vert-gris tourbillonna autour de lui et libéra un rameau d’oliviers. Il le récupéra pour le planter. Le lendemain, cinquante-cinq oliviers, de trois espèces distinctes, étaient sortis de terre. De la nuit aussi... Un peu comme dans la propriété de Louis Lecrop, d’où je vous écris cette histoire. Ces arbres étaient disposés selon une forme triangulaire. Vue en plongée, l’oliveraie montrait d’ailleurs bien une structure pyramidale. Les oliviers magiques entraient donc dans la vie des hommes. Ils voyageaient plutôt incognito et leur offraient la culture de l’olive.

Nous sommes en accord avec le vent, les rayons du soleil, la pluie et toutes les autres manifestations de la nature. Le temps a gravé des formes symboliques sur notre écorce. Ce lien est bien nécessaire pour remplir notre mission. Nous agissons directement dans l’inconscient de notre « observateur ». Nous mettons en résonance une multitude de points sensibles dans l’être intérieur. De façon imprévisible, la personne réceptrice, homme ou femme, bénéficiera subrepticement selon sa nature et son vécu d’un message. Le symbole présenté se dérobe alors à sa raison. Il touche l’être essentiel et se manifeste à l’âme. Il agit dans l’intimité de la conscience en lui inspirant les actions qu’il

devra engager pour son bien, puis au service des autres. Sa perception du monde en sera peut-être modifiée. Nous sommes magiques, mais sans être compliqués !

Durant l’Antiquité, la Méditerranée permettait l’échange commercial et culturel entre les peuples de la région. Il fut donc nécessaire que nous nous y installions.

Je ne vous raconterai pas toutes nos péripéties missionnaires durant cinq mille ans. Il nous faudrait des années et des tonnes de papier. Les arbres en deviendraient victimes ! Toutefois, vous devez savoir que chaque olivier, originellement issu d’un grand prêtre d’Osiris, reçut une mission : se mettre en contact avec des personnes faisant preuve de grande sagesse. L’arbre ne saisit pas immédiatement ce devoir de transmission. Mais il évolua au cours de son existence. Certains symboles seraient tracés inextricablement sur l’écorce. Magiques, très certainement ! Mais arbres, nous resterions !

Moi, je ne le savais pas encore... On me désigna pour guider un jeune garçon de la Drôme. Ma sagesse devait en effet lui inspirer un choix de vie susceptible de porter beaucoup de fruits parmi ses semblables. J’aurais ainsi la capacité de mener subtilement le peuple français dans le sillon d’un jeune homme.

« Mais qu’est-ce que vous faites ? Laissez-moi tranquille ! Mais laissez-moi... Aïe ! Non, pas les pelles, non... mais... »
Je perdis connaissance...

Il faisait très froid ce jour-là. Ce 18 février 1846. Une heure plus tôt, la calèche avait longé le vieux village drômois de La Laupie. Il était encore en ruine, plus sinistre que la chapelle abandonnée qui le jouxtait. J’avais 8 ans. Je souffrais énormément d’une fracture infligée au

pied. J'avais très mal aussi à une branche charpentière, partiellement arrachée. Le temps était vraiment maussade. J'avais peur. Je pleurais. J'étais comme un vulgaire frêne foudroyé qui venait d'être projeté au sol, bientôt converti en bois de chauffage. Tel était mon sort.

L'horrible calèche mortuaire me secoua violemment. Le paysan drômois, accroché aux rênes de son cheval, peinait à tenir Morphée à l'écart de la situation. Chemin faisant, il fit sursauter son apprenti, ballotté lui aussi entre attention et endormissement.

« Eh Frigolin, c'est quand même pas ben clair ces piastra ! Offrir un arbre pour l'anniversaire du pitchoune ! T'en penses quoi, toi, l'arsouille ?

— J'pense que ça fait ben not' affaire, ces gens lô, y sont un peu foutraques ! Ils appellent ça des, comment déjà ? Des saint-bôles ?

— Ah bon ? Des saint-bôles ?

— Ouais, et l'olivier, y disent tous que c'est un saint-bôle de paix, voilà. Pour ça qu'ce l'cadeau du pillou.

— Un truc de paix, le simplatou ? Un arbre ? Ben dis donc ! La seule paix que je vois mô, avec un arbre, c'est quand il est ben sec, ben découpé et qu'y me récôffe ben les pieds, avec mon verre de gnole ! Hahaha... La Drôme, en novembre, ça te niaquerait de froid, sur place. Un chapardeur de truffes ! Le bois, olivier ou pas, ça réchauffe, nom d'un couflon !

— Ça y est, v'la Marsanne. Et c'te maison, c't'est Loubet ! On peut déposer c'te arbre et le planter ! Avant la radée qui se pointe dans c'ciel ! »

À l'arrivée de la calèche, le portail était déjà ouvert. Un petit garçon nous y attendait. Impressionné, intrigué même, il suivait du regard notre entrée dans la cour. Je le vis à l'envers. Mon branchage, dense, débordait du véhicule. Je ressentis déjà le cœur généreux de ce petit ange en pantalon de velours, tellement heureux de voir un nouvel

ami arriver chez lui.

Ses parents considéraient qu’il avait atteint l’âge de raison. Au cours d’une discussion, ils lui firent comprendre qu’à 8 ans, on était capable de réfléchir à des valeurs importantes, comme l’amour, la paix, la justice, la misère, la pauvreté, le partage, le sens et le service des autres. Chez les Loubet, c’était la tradition. Le petit Émile apprit ainsi qu’un petit arbre, du même âge que lui, était sur le point d’arriver à la maison. Il devrait s’en occuper, comme une personne. Il en serait responsable. S’il en prenait bien soin, l’arbre deviendrait heureux, robuste et magnifique. Tout dépendait de lui.

Il sourit en voyant mon feuillage. Il me dévisagea presque. Ma position, très inconfortable, l’inquiéta. Mon pied, en l’air, était fracturé ; mon feuillage, coincé dans une roue... Quelle horreur !

Le paysan le questionna avec douceur :

« Alors Émile ? Ça va ti pillou ? Va vite chercher tes parents ! C’est la clique qu’arrive ! »

Le papa d’Émile était cultivateur et maire de Marsanne. Sa maman était professeure de philosophie au lycée valentinois Ernest Théophile.

« Émile, as-tu choisi un endroit dans le jardin, où installer ton ami ? Où veux-tu que ces messieurs le plantent ? De quel nom veux-tu le baptiser ?

— Je ne sais pas, maman.

— Ton ami, tu préfères le voir au moment de te coucher ou au réveil ?

Son père l’aida dans sa réflexion.

— Il te répondra peut-être, si tes mains touchent ses feuilles... »

Émile s’approcha de moi. Sa main s’enfonça très délicatement dans l’épaisseur de mon branchage. J’eus l’impression qu’elle dansait. Il serra une branche comme

il eût serré la main à un ami. Son geste fut d'une indicible pureté. Instantanément, une onde de bienveillance circula entre nous. Émile la ressentit sans pouvoir l'exprimer. Un rayon de soleil transperça le ciel gris. Une multitude de teintes vert-gris éclaira mon feuillage. Deux nuances qui forcèrent l'émerveillement du garçon. Une face était de couleur vert clair, l'autre, d'un vert plus foncé.

« Que ces couleurs sont belles, papa ! On dirait qu'il y a deux arbres ! Celui qui est en dessous et celui qui est au-dessus !

— C'est ça, fiston ! À qui sait observer, l'olivier offre toujours une belle palette de couleurs. Regarde sa feuille de vie. Un côté reçoit l'énergie du soleil et montre une couleur plus foncée, pour bien absorber cette lumière. L'autre côté est plus clair, plus « intérieur », bien que tourné vers la terre. En revanche, lorsque le vent s'en mêle... La surface plus claire se charge de transmettre la lumière à l'arbre. Cette lumière est énergie et paix. Elle profite à l'arbre, et peut-être aussi à ceux qui en prennent soin ?

— Moi, je veux qu'il soit heureux ce petit arbre ! Alors, je veux le voir à mon réveil ! Et le soir, quand je vais au lit !

— Alors pourquoi ne pas le planter en face de ta chambre, près de ta fenêtre ? Tu le regarderais vivre. Tu aurais rendez-vous avec lui tous les jours ! De temps en temps, tu pourrais tenir ses feuilles dans les mains, pour maintenir le contact avec lui.

— Oui bonne idée, papa !

— Et pour le prénom ?

— Alors là, c'est plus compliqué ! »

Sa maman posa la question :

« Quel est ton rêve ?

— Que nous restions amis toute notre vie, et qu'il reste avec moi quand je serai grand.

— Alors votre amitié doit durer, sans nuage et pour toute

la vie ?

— Oui, maman, ce serait bien !

— Tu crois que Constance... Constant... »

Madame Loubet n'eut pas le temps de terminer sa proposition. Son mari trancha :

« Bienvenue chez nous, Constantin l'olivier ! »

Le cri collégial d'enthousiasme fit sursauter le paysan et son apprenti.

« Allez messieurs ! On plante Constantin ! »

L'ordre donné aux deux campagnards devait enfin accélérer l'accomplissement de ma mise en terre !

Une demi-heure plus tard, je retrouvai mes racines et ma position verticale. Mes branches allèrent toucher un volet de la chambre d'Émile. Le garçon lança énergiquement et généreusement l'eau d'un seau pour m'arroser.

« C'est bon Émile ! Tu vas me noyer... de bonheur ! »

Ses parents l'avaient compris : leur fils allait prendre conscience de sa responsabilité à mon égard et cela le transformerait. J'avais besoin de lui. Je savais que je deviendrais son protecteur d'âme, et que j'avais un message à lui délivrer au fil des décennies. Sa pureté de cœur et notre rencontre ce jour-là confirmèrent ma mission. Les couleurs duales de mon feuillage avaient ouvert l'esprit de son père. Au bon moment ! Dès lors, tout pouvait se mettre en place.

Les années passèrent. Émile vécut jusqu'à un âge avancé. Vieux monsieur, il dut assumer une grande responsabilité politique. Il m'arrivait de voir Émile dans la cour, une ou deux fois l'an, pas davantage. Notre amitié était tellement forte et sincère que le lien ne fut jamais rompu. Son père se posait souvent la question : « Est-ce qu'Émile vient voir ses

vieux parents, ou plutôt Constantin, quand il est de passage à Marsanne ? »

Émile Loubet vécut donc toute sa vie comme un engagement politique à part entière. À l'âge de 60 ans, il veilla sur sa mère, seule à la maison. Il passait plus souvent. Son père était décédé depuis plus de dix ans.

Je me souviens de cet après-midi de 1899. Devant la maison, on entendit un bruit terrible. Je fus très inquiet. Un convoi de voitures officielles venait de s'arrêter devant les grandes portes de la ferme. Je faillis éternuer et perdre toutes mes feuilles, à l'assaut des fumées noires et gaz d'échappements. Mais heureusement, je suis un olivier ! Mes feuilles résistent farouchement aux intempéries et aux pollutions ! Il était 14 heures quand Emile entra dans la cour. Il me regarda longuement, comme lorsqu'il était tout petit.

« Qu'est-ce qui se passe Émile ? », bruissai-je.

Il s'approcha de moi et mit la main dans mon feuillage. Un homme à la démarche peu assurée vint à sa rencontre et balbutia :

« Monsieur le député, nous devons partir maintenant. Les menaces d'attentat sont sérieuses. Ne restons pas dehors. »

Émile me regardait toujours.

« Constantin, mon Constantin ! J'ai pensé à toi si souvent lorsque je devais prendre une décision importante. »

Ému, je redressai imperceptiblement mon feuillage. La lumière chaude le rosit légèrement à cet instant de la journée. Et avec encore plus d'intensité au moment où Emile prononça ses paroles du cœur. Que voulez-vous que je réponde ? Mais pour la première fois, Émile venait de

s’adresser à moi, comme à son guide. Un épisode de sa vie, un moment fort ou une intuition lui avaient-ils permis de comprendre notre lien ? Je m’en inquiétai. Je réalisai à la fois toute la pureté de son regard et la question essentielle qui le préoccupait.

« Monsieur le député, les gendarmes se sont déployés à l’entrée de Marsanne.

– Théophile, je suis sur le point de prendre la décision la plus importante de ma vie.

– Oui, Monsieur le député.

– Alors, si quelqu’un doit attenter à ma vie, la réponse me sera bientôt donnée... Laissez-moi seul maintenant, et veuillez refermer les portes derrière vous. À tout à l’heure. »

La maman d’Émile se reposait paisiblement dans la maison. Nous nous retrouvâmes seuls dans la cour, l’un en face de l’autre.

Il me regarda tendrement durant une heure. Je n’osai plus bouger une seule branche. Les insectes qui occupaient les étages de mon branchage m’interrogèrent :

« Devons-nous redescendre de tes branches, Constantin ? Que se passe-t-il ?

– N’en faites rien ! Ne bougez pas ! Émile se trouve dans une réflexion profonde. Alors, pas un bruit ! Pas un bruissement d’ailes ! Laissez-le ressentir les choses calmement. Pas de bruit ! »

Émile vint tout près de moi. Il parla à voix basse.

« Dois-je accepter la présidence de la République française ? Accepter en mon âme et conscience la fonction, en cette période de troubles et de tensions ? Est-ce utile pour la paix en France ? Suis-je celui qui répond à l’attente des Français ? Dreyfus, les religions, le spectre de la guerre... Suis-je la personne apte à aider les autres et qui contribuera le mieux à la paix civile dans notre pays ? »

Je voyais Émile inspecter mes branches charpentières. Je sais, elles sont charnues. Pour un adolescent de 60 ans, je me portais bien. On grandissait bien dans la Drôme. La terre y était bonne. Il prit contact avec toutes mes charpentières. Puis il recula. En se déplaçant, il fit un arc de cercle devant moi.

« Mais que fais-tu Émile ? Je ne comprends pas. »

Il leva sa canne à la verticale et vint la poser contre mon ventre. Pardon, contre mon tronc. Il l’ajusta.

Je l’entendis articuler : « Je vais fixer l’équerre. »

Il s’isola quelques minutes à l’intérieur de la maison. Il en revint avec deux pics en bois, d’une trentaine de centimètres chacun.

« Voilà mon compas. »

« Émile, tu vas me faire du mal avec tes outils. Tu sais que les outils humains me font peur. »

Émile ne m’entendit pas, bien sûr. Mais sa réponse fut dans ses gestes, doux et rassurants.

Nous partageâmes seuls l’intimité de cet instant. Je fus heureux comme un olivier « magique » pouvait l’être, juste avant d’accomplir sa mission.

« Mon Émile, je savais bien qu’un jour, je répondrai à la question la plus importante de ta vie.

– Voilà, Constantin, le centre est ici. Alors, qu’y a-t-il sur le tronc, à cet endroit ?

– Mais je ne sais pas Émile. Je ne me regarde pas le nombril tous les jours. »

Émile observa minutieusement le point qu’il venait de définir sur mon tronc, après avoir posé tous ses outils. Les yeux remplis de larmes, il me dit :

« Constantin, tu me donnes la réponse. Constantin, ton bois a-t-il vieilli ces soixante dernières années dans l’unique but d’aider ma décision ? On dirait que... oui ! Merci Constantin ! »

Émile me serra dans ses bras. Il donna l'ordre d'ouvrir les portes de la cour. Puis il entra dans la maison. Deux hommes vinrent s'entretenir avec lui. À leur retour, j'entendis leur échange :

« Mais qui est ce Constantin dont parlait Loubet ?

— Je ne sais pas, mais on a des choses à faire !

— Oui, l'annonce de sa candidature au Congrès doit être faite demain avant midi ! »

Je venais d'accomplir ma mission sans que je n'en saisisse réellement toutes les subtilités. Ne pas comprendre, quelle chance ! Nous ne sommes que des oliviers. Tant mieux ! Émile repartit le lendemain à Paris. Il fut élu président de la République, par le Congrès réuni à Versailles le 18 février 1899. Cinquante-trois ans exactement après notre rencontre chez lui, à Marsanne. Mais qu'avait donc vu Émile sur mon tronc pour que sa décision fût aussi immédiate et déterminée, sans le moindre doute ?

Les années passèrent. Un matin de 1906, mon Émile s'approcha lentement de moi. Tous ses mandats avaient pris fin.

« Constantin... demain je reste et après-demain aussi ; et tous les autres jours. Nous allons prendre ensemble un temps de repos, pour nous remettre de tout ce bon travail accompli depuis plus de six ans. »

Le lendemain, il revint, accompagné par trois hommes, robustes et équipés de pelles...

« Ils me font peur ceux-là... Oh la la ! Émile... ? »

« M'sieur, on le mettra où au château, cet olivier ? Parce qu'à la Bégude, on n'en a jamais planté, des oliviers. On ne sait pas faire ça.

— Dans la cour, près de la fenêtre de ma chambre, en bas. Vous verrez, il y a un banc en pierre, comme celui-ci. »

Quelques heures plus tard, je fus replanté, à l'endroit

même où Émile avait décidé de prendre sa retraite : au château de la Bégude, à quelques kilomètres de Marsanne. Et cette fois-ci les choses avaient été faites avec un peu plus de délicatesse et aucune de mes branches n’avait été arrachée. On m’arrosa. On me tailla. Je me sentais frais comme un roseau de rivière. À la bonne heure ! Merci messieurs !

J’étais heureux avec mon Émile. Il est vrai que le jeune homme était devenu un vieux monsieur qui écrivait toute la journée. Mais que pouvait-il bien écrire, Émile ? En paix, il écoutait la nature, me regardait et refermait sa reliure de cuir le soir, avec toutes ses feuilles... de papier, noircies par les lignes. Que demander de plus, pour un olivier qui aime l’être humain ?

Je retrouvais Émile, rien que pour moi, au cours de cette courte tranche de vie qui a duré vingt ans. Je le voyais fatigué, mais tellement heureux !

Émile décéda en décembre 1929. Quelques jours plus tôt, il avait déposé une boîte en bois, bien fermée, au creux de mon tronc. Ce jour-là, je me serais bien arraché du sol pour partir avec lui. J’avais compris que c’était mon dernier rendez-vous avec Émile. Les larmes d’un vieux monsieur entremêlées de mots d’amour, et la sagesse que rappellent ses sourcils blancs, ne peuvent laisser aucun olivier indifférent. L’arbre que je suis porte aussi les traces indélébiles de ma tristesse, gravées sur l’écorce. Les quatre-vingt-dix années qui suivirent, Émile me manqua simplement, terriblement. Je pense que j’étais en dépression sur le plan végétal. Je ne produisais plus aucune olive. Mes fleurs étaient incolores, sans parfum, dépourvues de gaité. Cela signifiait-il que plus aucun être

humain ne me serrerait dans ses bras? Je me résignai à vieillir dans le parc du château de la Bégude.

Bien sûr, pendant tout le XX^e siècle, de nombreux soldats vinrent là pour écrire des lettres à leurs fiancées. Leurs mots tendres enveloppent encore ce banc en pierre, à côté de moi. Des familles aussi passèrent des journées entières à mon pied pour prendre des photographies. Et les touristes! Ah, mon Dieu, les touristes! Combien tirèrent mes branches et m’arrachèrent les feuilles! Si ça leur faisait plaisir, alors ce n’était pas bien grave!

Mais aurais-je jamais un autre être humain à protéger, à aider, à aimer? Un matin, je fus l’objet d’une âpre discussion qui se déroulait devant moi. « Bon, c’est lui qu’il faut déraciner. »

« Eh oh! Je ne suis pas mort, que je sache. Je ne donne pas d’olives, c’est tout! Mon tronc est sec, mais c’est normal. Je n’ai pas besoin de grand-chose. Laissez-moi s’il vous plaît! Et je ne veux pas être déraciné d’ici... C’est la Terre de mon Émile. Plutôt mourir! »

« Oui, mais si on le déracine, on le met où? »

— Ben le chef nous a dit qu’il faut le déplacer. Ils vont refaire la cour du château pour y installer un musée Loubet. Alors, comme d’habitude, faut du parking! »

Je fus en panique. Mes feuilles blanchirent à vue d’œil. Mes insectes s’envolèrent dans toutes les directions. Mes fleurs et mes racines, auraient voulu décamper elles aussi!

« Mais il va où alors? »

— À côté, au Poët-Laval!

— Ah bon?

— Oui, il y a un gars qui vient du Nord, et qui est en train de planter une oliveraie.

— Les gens disent qu’il veut faire concurrence à Nyons.

— Non mais, sérieux?

— À mon avis, les gens, comme d’habitude, parlent plus

qu'ils ne savent.

— Oui, ce gars a planté une oliveraie de cinquante sujets. Il souhaitait installer un vieil olivier au milieu du groupe. C'est le patron qui me l'a dit.

— Oui, ça a du sens.

— Et le patron, il n'a pas raté l'occasion de lui vendre celui-là !

— Ben oui, l'olivier, c'est un produit de grande consommation aujourd'hui.

— T'y crois ? Et s'il nous écoutait ? Fais gaffe... C'est du vivant quand même, moi je trouve qu'on devrait pas prendre les oliviers comme des simples produits, juste bons à vendre ou à acheter.

— Bon, t'occupe ! On a une commande. Alors, on déplace cette vieille croûte, on va la planter avec les autres oliviers au Poët, et on rentre. »

« Merci pour la « vieille croûte », ça fait toujours plaisir. »

J'avais pris un peu de poids, depuis cent soixante-quinze ans. Je pesais huit cent cinquante kilos et mon tronc faisait un mètre de circonférence. Ou de taille, du point de vue des hommes. Je ne faisais pas beaucoup d'exercice, alors, forcément...

Cela ne les a pas empêchés de me déraciner avec leur grue et de m'allonger dans leur camion.

« Eh, les gars, je ne suis pas un prunier. Tout doux ! »

Le trajet fut plus rapide qu'il y a cent soixante-quinze ans. Souvenez-vous, quand on m'emmena en calèche, chez les Loubet à Marsanne... À l'aide d'une petite tractopelle, on me replanta chez Louis, au Poët-Laval. On me retaila et recoiffa dans la journée. Je vis pour la première fois mon nouveau propriétaire.

Je compris immédiatement que Louis n'avait pas planté ses cinquante-cinq oliviers par hasard. Je les saluai dès

mon arrivée. Ils me répondirent avec un immense respect. J’appréciai beaucoup.

Voilà! Revenons au jour présent! Il est 22 heures et j’entends les pas de Louis qui s’approche. Oui, c’est certain, il arrive! Louis, quand il arrive, on l’entend! Le chien, les rires, le petit rhum du soir, la musique, les grandes digressions philosophiques... Sacré Louis! Son banc en pierre est devant moi. Tout comme Émile, il s’y installe. Il me regarde. Il réfléchit. Cela me rappelle de bons souvenirs.

Mais cette soirée va marquer un nouveau tournant dans son existence et la mienne. Je vais peut-être être “renvoyé” en mission. Le vent souffle de plus en plus fort. Son degré de force enregistré ce soir-là est plutôt rare au Poët-Laval. Une de mes robustes charpentières est très malmenée par le vent.

C’est presque la tempête du siècle, comme celle qui balayait le Nil en Égypte, au temps de nos ancêtres. J’ai peur. Louis doit rentrer. Il ne peut plus rester dehors. Le chien le supplie. Tout à coup, *craaatch!* Une branche vient de céder. Aïe! Aïe! Aïe!

Une boîte tombe de mes entrailles.

« Émile, ta boîte! Je te demande pardon! Ce n’est pas moi, c’est le vent qui est responsable. Le vent, cesse ta violence! Et toi, Louis, rentre s’il te plaît! Ça devient dangereux. »

Un deuxième coup de vent chahute la boîte avec la même brutalité. Sur le chemin qui le mène à la maison, Louis voit l’objet exploser à ses pieds, et libérer un petit papier. Dans le tourbillon des feuilles qui virevoltent, il en récolte une en plein visage. Son épouse regarde la scène de loin. L’épisode rend le couple hilare. Le chien semble même aboyer de joie!

Sur le papier trempé que Louis a saisi, il lit :

« Cette histoire était la mienne et celle de Constantin. Cet olivier sera aussi le meilleur de toi-même. Aime-le! Il répondra peut-être un jour à la question de ta vie. Tu seras le seul à pouvoir le comprendre. »

Émile Loubet – 29 juin 1925 – La Bégude-de-Mazenc.

« Louis, écoute-moi! Louis! Même s’il y a du vent, écoute-moi! En ton for intérieur! L’olivier ne meurt jamais sans héritier. Je crois que nous allons faire un bout de chemin ensemble, mon Louis... »

Et vous, cher lecteur? Ne regardez plus un olivier sans lui parler! Celui qui vous est destiné apparaîtra bientôt sur votre chemin, pour accomplir sa mission : vous! Et donc, au bon moment, il apportera la réponse... à la grande question de votre vie!

Constantin, Le Poët-Laval
Année 2019
181 ans.

Ma rencontre avec un dictateur

En juin 1992, à 21 ans, je terminais mes études à l'École Supérieure de Commerce de Compiègne, en effectuant un stage "cadre" au sein de la direction du développement du groupe Pinault-Printemps-Redoute à Sèvres.

Les relations avec mon employeur étaient bonnes, au point qu'il n'était pas question pour lui de me "lâcher" à la fin de ce stage : le groupe PPR voulait m'embaucher dans la direction la plus prestigieuse, celle du développement. Déjà, à cette époque, au début des années 90, la croissance externe battait son plein pour le groupe PPR qui rachetait des entreprises comme des "petits pains". Conforama en 1991, le Printemps en 1992, la Redoute et la FNAC en 1994 ; je me sentais au bon endroit au bon moment, la cloche de la carrière sonnait en moi...

Seul nuage à cette rencontre idyllique : le service militaire !

Dans les derniers jours de mon stage, j'en parlai à ma responsable, Cécile, patronne du service.

J'aimais bien Cécile, une vraie nature provençale... et pour cause ! Elle était née à Valaurie, petit village à côté de Grignan en Drôme provençale. Fille unique de parents commerçants de la truffe, elle avait passé son bac à Montélimar avant d'être sélectionnée par les célèbres classes préparatoires HEC du Lycée Sainte-Geneviève à Versailles. Alors, pour un cerveau turbinant entre MAG2 et MAG3, il ne fut pas très étonnant qu'elle entre sur le podium des admis à HEC pour en sortir première de promo trois ans plus tard. Intelligence et audace professionnelles,

venues tout droit du Pays des lavandes, des oliviers et des truffiers. Efficace cette Cécile... et parfaite pour structurer le jeune stagiaire que j'étais. Elle était passée par la banque Lazard et JPMorgan en tant que consultante stratégique, avant d'être personnellement embauchée par François Pinault. En une heure, lors d'un cocktail parisien aussi mondain que tactique, il l'avait faite et constituée directrice du développement de son groupe. Un des premiers dossiers à succès de sa nouvelle élue avait été le rachat de la Compagnie Française d'Afrique Occidentale, parfaitement basculée dans son giron en 1991.

Voilà, présentation est faite de ma patronne de service. Elle faisait parfois preuve d'un peu de “séVICES” intellectuels, mais bon quoi... l'élite française est exigeante et “perverse” sur les bords... même si elle nous vient de tout petits coins de France, aussi doux que généreux. La nature humaine, comme la nature drômoise, est complexe : ombre et lumière, stupeur et tremblements...

Avec une petite envie de manipulation, j'ouvris la discussion :

« Je suis vraiment content, Cécile, que le groupe souhaite m'embaucher.

– Vous êtes utile pour nous et assez bon, Franck. Vous savez ce que vous voulez, nous aussi. Donc on va vous “absorber”, avec un petit contrat de travail. D'ailleurs, concrètement, pourriez-vous enchaîner directement après votre stage ? Juillet ?

– Dans un an.

– Quoi ? Dans un an ? Vous vous foutez de moi ? Dans un an, pourquoi pas dans mille ans ?

– Le service militaire n'est pas de notre côté, Cécile...

– Quoi le service militaire, vous voulez dire le service... national ? claquant du talon.

– En fait, je suis appelé sous les drapeaux en septembre

prochain, comme tout le monde, à la fin de mon report pour études supérieures. C’est la loi, et il faut le faire ce foutu service militaire !

– Non, ça va se passer autrement en fait ; vous allez faire votre service national, non pas militaire, nous allons vous faire un contrat de coopération économique accepté par l’État, et vous serez déplacé dans notre filiale la plus internationale : la Compagnie Française d’Afrique Occidentale. Vous allez partir un « petit dix-huit mois » en Volontaire du Service National à l’Étranger, bref en coopération économique pour l’État et en contrat d’expatriation pour nous. Vous pourriez aller, disons au... Cameroun, j’y ai un très bon ami, Claude D., patron du territoire chez CFAO. Et après ça, vous nous reviendrez en forme, et on poursuivra... votre carrière. Simple, bon, c’est réglé ! Vous avez le dossier Isoroy ? J’ai un call dans cinq minutes, vite... Bob Denar ! »

Je ravalai ma salive : dix-huit mois au Cameroun... Gloups ! Je voulais voyager... ok, mais là ça dépassait mes espérances, de loin... de trop loin peut-être...

Dans les dix jours qui suivirent, je signai le contrat tripartite entre la CFAO, le ministère de la Défense et moi : je devenais alors un “VSNE” au service de la CFAO, affecté dans sa plus grosse filiale, CAMI Toyota au Cameroun.

Il était 7 h 30 ce mardi 13 septembre 1992, je venais d’atterrir à Douala par le vol régulier de Paris.

Je remplai donc pour dix-huit mois et je n’avais pas de billet de retour. Il me serait envoyé dans un an et demi, au cours du dernier mois de mon contrat, pour rentrer, à Paris. J’avais chaud... très chaud... je n’étais pas bien en fait. Nous n’étions pas plus de vingt-cinq passagers dans le

Boeing 747, c'est sûr j'avais eu de la place pour réfléchir... à mon prochain vol retour, dans un an et demi... Une certaine pression, je ne suis pas bien...

En fait, j'avais vraiment commencé mon activité de « coopérant militarisé » quelques jours plus tôt, au ministère des Affaires Étrangères où j'avais rencontré quelques « James Bond » à la française. Instructeurs des services secrets français pour coopérants économiques en partance, ils étaient chargés de sensibiliser aux différentes menaces d'espionnage « intellectuel » ou autres, auxquels nous pourrions être exposés. Au programme : comment déceler les manipulations politiques directes ou indirectes ? Comment les contrer ? Comment les analyser ? Comment, comment... *God save The Queen...* ? ou comment *God save The French Republic...* en fait ? Amusant, bonne ambiance...

« Bon allez, sérieusement, j'ai une carrière devant moi, faut avancer là... », pensai-je en boucle.

Mais on avait changé de registre climatique. Beaucoup moins détendu le registre : je marchais sur le tarmac de l'aéroport de Douala, sous 45 °C au soleil, mon costume beige était trempé de sueur. La douane était droit devant, le tout avec une certaine tension dans « l'air chaud », je n'allais pas être déçu dans quelques minutes.

J'arrivai au guichet tranquillement, nous étions peu nombreux de ce côté de l'aéroport avant le passage en douane. Le grouillement humain s'opérait derrière les vitres très sales, séparant la douane de l'espace de la jungle de récupération des bagages. En considérant que pour chaque voyageur, il y avait au moins douze porteurs en attente, ça faisait du monde.

Arrivé devant le douanier, je lui tendis mon passeport, il me regarda et fixa son sous-main. Il fit ce même double geste trois ou quatre fois, se leva et disparut derrière une cloison de type décor de cinéma des années 50 ou d'une

série très B, très laide, en polystyrène moisi.

Je restai planté là avec mon sac et mon costume trempé de sueur, et désormais de vraies grosses gouttes perlant sur mon front. Le néoaventurier de la semaine vivait mal les 45 °C ambiants.

« Bon, tu reviens le douanier Rousseau ? »

Je sentais que la situation ne se déroulait pas normalement. Les instructeurs anti-espionnage du ministère ne m’avaient pas parlé de cette éventualité, semble-t-il. On avait oublié un chapitre ? Je ne me sentais pas, comment dire... bien briefé là-dessus !

Enfin, trois militaires et un civil s’approchèrent du guichet et me regardèrent bizarrement. L’homme habillé en civil, beaucoup plus petit en taille que les deux autres, était presque un nain.

Sans un bonjour et encore moins un « bienvenue au Cameroun », il y eut un « suivez-nous, Monsieur Magnier » très sec. Je montai en température un peu plus...

« Holà, on se calme ! »

Je comprenais qu’être coopérant économique ne semblait pas signifier pass VIP localement, à ma grande surprise, je dois l’admettre. Rien de grave, pensai-je, je tente un petit « *talkin’ to me ?* » style réplique Deniro dans *Taxi Driver* ? En fait, non.

On me fit asseoir sur une chaise branlante dans un bureau sans fenêtre.

J’attendais qu’on me parle de la CFAO, mon employeur. Mais au fait, où était le gars de CAMI Toyota qui devait me récupérer à l’aéroport ?

« Alors, Monsieur Magnier..., vous prenez les Camerounais pour plus « bêtes » qu’ils ne sont ?

— Euh..., bredouillai-je.

— Mais franchement, vous les Européens, vous croyez avoir tous les droits, vraiment... Monsieur Magnier, ça

commence à m’agacer, vraiiiiiment...! »

Le petit homme assis en face de moi sur sa chaise tournante et grinçante, et dont les pieds ne touchaient sans doute pas le sol, était le commissaire de police de l’aéroport de Douala, en charge de la chasse aux *personæ non grata* tentant de pénétrer « fallacieusement » dans le pays.

Je me risquai, à voix basse, en esquissant un sourire mal fait, surtout un peu gêné...

« C’est une farce... ?

– Comment ? Une farce ? Vraiment... la seule farce que je vois, c’est vous ! Vous êtes interdit de territoire chez nous et vous osez vous présenter devant nous, encore ? Vous tentez de revenir pour la troisième fois, enfin vous, ou votre père ou votre cousin ! C’est pareil, famille d’escrocs ! Vraiment... !

– Mais quoi ? Enfin, merde, je suis militaire et en mission pour la CFAO. C’est mon premier jour, je ne suis jamais venu au Cameroun... c’est quoi ce bordel ?

– Et maintenant des histoires... des nouvelles histoires ? Monsieur Magnier... on le sait bien que vous travaillez avec votre famille dans cette exploitation bananière de Kribi... Ça a coûté cher au gouvernement pendant cinq ans vos petites manigances pour éviter de payer les taxes... Maintenant c’est fini, vous avez été expulsé. Et vous revenez, encore et encore... avant de vous remettre dans l’avion comme votre cousin, la semaine dernière. Bon, je vous envoie vous reposer dans le bureau d’à côté. Vous dites quoi, CFAO ? On se revoit tout à l’heure... C’est nouveau ça, pourquoi la CFAO voudrait des gens comme vous ? Et pourquoi pas l’Armée française ? »

Il déconne là, c’est un sketch ?

Je n’en croyais ni mes yeux ni mes oreilles. En attendant, les assimilés militaires et le nain policier m’installaient dans un bureau digne des films d’espionnage

aux mauvaises scènes de torture, immergé dans une odeur insoutenable de rat crevé. J'allais attendre deux heures, je commençais à me décomposer.

Vers 10 heures, on frappa à la porte du bureau, et le commissaire de petite taille apparut.

« Toutes mes excuses, je vous présente Joseph Mbala Kilet, directeur juridique de la CAMI, qui nous a appelés tout à l'heure. Ha ha ha, il était un peu énervé de ne pas vous avoir trouvé à la sortie de l'avion et d'apprendre que nous avons fait une petite erreur sur la personne, ha ha ha... »

Le nain était hilare. Un rire bizarre, oscillant entre la débilité et le malaise.

« Je suis confus », gémit le juriste de la CFAO.

Le nain reprit de plus belle.

« Je suis désolé, vous avez un nom célèbre en douane camerounaise... Comment on dit ? Un homo... un homo... nique... ?

– ... nyme, oui c'est ça... homonyme, m'agaçai-je.

– Un homonyme qui vous fait du tort, désolé... vraiment... Ce Kenjito Magnier, on n'en veut plus chez nous. Je pensais que vous étiez son fils ou son cousin, c'est une malheureuse erreur. Vous n'avez pas eu trop chaud dans le bureau ? »

Le visage déconfit du directeur juridique semblait résumer à lui tout seul l'acte manqué de mon arrivée au Cameroun dont il avait la charge, avec cette réception prévue, explosée en vol, par la perspicacité des brigades du Tigre de Douala.

Mais là, moi, je voulais juste qu'on me sorte du four... D'autant qu'en pleine déshydratation, j'allais vaciller d'une minute à l'autre, ce n'était pas bon pour l'image de l'Armée française.

« D'accord le nain, laisse-moi passer avec tes conneries

d’homonyme... Joseph ou Mbala ou qui tu veux... qu’on m’amène à l’hôtel! Je vais tomber par terre... »

J’ai envie de rentrer en France déjà... qu’est-ce que je fous là? *Allez... bouge*, m’ordonnai-je intérieurement.

Joseph me conduisit à mon hôtel pour le reste de la journée, que je passai un peu hagard. J’avais été sonné par cette arrivée aussi lamentable que stressante. Deux ans comme ça, dans cette ambiance ?

La nuit fut une sorte de passage entre deux rives. La rive du conscient et de l’inconscient, en nage avant et nage arrière. Le conscient était desséché de stress et perdu dans l’obscurité d’une chambre et dans une vaine quête d’interrupteurs de veilleuses inatteignables. L’inconscient, lui, m’accueillait sporadiquement, en fausse bienveillance, projetant fallacieusement sur un écran mental des apparitions soudaines de nains colériques suicidaires aux commandes d’un Boeing 747...

Le conscient remporta le combat vers 6 heures du matin en accueillant la lumière du jour.

On me récupéra, en vrac, dans le hall de l’hôtel, pour m’amener au comité d’accueil de mon employeur, à trois quarts d’heure de voiture de l’hôtel.

La banlieue de Douala, un mardi matin, après deux heures de sommeil et une boule au ventre, je ne recommande pas.

Je pouvais à peine parler à mon chauffeur.

J’étais plus près de la syncope que de la Légion d’honneur.

Les choses commencèrent alors à s’adoucir pour la première fois. Après la tempête, le beau temps, en comité d’accueil.

Claude D. était là, mon génial patron que je découvrais. Responsable du territoire pour le groupe Pinault, à la tête de plus de 1200 collaborateurs de la CFAO Cameroun

dans le pays, il me rassura chaleureusement. Il m’expliqua qu’attendant un jeune adjoint comme moi depuis deux ans, il était heureux que je sois là et il allait tout faire pour que je me sente bien. Les choses s’adoucissaient. Je me sentais mieux, la suite s’annonçait plus vivable que l’arrivée rocambolesque. Les missions fines et subtiles, que Claude était souvent le seul à mener, lui paraissaient tout à coup d’une simplicité énorme, par le simple fait de ma présence. On basculait dans l’autre extrême, mais je préférais...

Cela faisait deux mois que j’enchaînais, avec Claude, les différents dossiers en responsabilité à traiter dans l’intérêt de la CAMI, mais surtout en opérations internes à teneurs financière et marketing. La majorité des dossiers étaient techniques au sens « administration d’entreprise ». Les dossiers politiques allaient bientôt apparaître.

Un matin, quelques minutes après mon arrivée au bureau, Claude m’appela en interne.

« Franck, comment tu vas ? T’as dû te coucher tard, toi... T’as bien raison ! Tu es jeune ! Viens prendre un café, j’ai un truc pour toi, je veux que tu le traites. C’est très délicat. Il faut que tu me remplaces » dit-il avec son magnifique accent pied-noir d’Alger.

Une heure après, j’étais au fait de la mission, pour laquelle Claude me nommait volontaire : le président de la Guinée Équatoriale, Teodoro Obiang Nguema Mbasogo, venait d’être informé de l’arrivée en nos bases de son véhicule HDJ80 Toyota commandé six mois plus tôt par ses services. C’était le SUV le plus gros de la gamme Toyota, et spécialement préparé/blindé en atelier au Japon par la firme japonaise, à un peu plus d’un demi-million de dollars.

Notre potentat voulait, de principe, une livraison VIP de son véhicule sur son île de Malabo. Île située en face de Douala, à trente minutes de vol en petit avion. Avec le produit, il commandait une forme de reconnaissance du vendeur européen ! C'était pour moi ! Claude considérait que j'étais prêt et j'allais donc représenter à la fois la France, le groupe Pinault, et la CFAO dans le contact « conciergerie politique » et assurer le sketch présidentiel. C'était... *chaud*. C'était ça, les missions « Bob Denar » économiques du groupe ? On y est, je comprends !

Ma mission, et je n'avais pas le choix de l'accepter ou pas : rencontrer le président à son palais, assurer selon sa demande une *French touch* relationnelle et la présentation du groupe qui lui vendait le véhicule.

Je décollai, puisque le paquet était déjà parti par bateau vers Malabo, et j'allai rencontrer le président le lendemain à 12 heures. C'était parti !

Et la Guinée équatoriale ? Et son président Mbasogo ? En 1992 ? Ça vaut bien un petit rappel géopolitique. Son président ? Teodoro Obiang Nguema, neveu de Francisco Macías Nguema, le précédent potentat. Le fonctionnement des institutions était très familial, puisque tous les postes à responsabilité étaient détenus par des membres de la famille du président. Ce pays était souvent qualifié de « démocratie » – dictature sous des oripeaux démocratiques –, puisqu'il existait une « opposition légale » contrôlée par la présidence et que l'opposition réelle était réfugiée en Espagne. Son chef, Severino Moto Nsa, avait déjà été condamné à plus de cent ans de prison par contumace, accusé d'avoir participé à différentes tentatives de coups d'État lancés en 1997 contre Mbasogo. Arrivé au pouvoir le 3 août 1979 à la suite d'un coup d'État, Teodoro Obiang Nguema lui-même se reconduisait régulièrement à la tête du pouvoir.

C'est dans ce contexte que je roulai vers le palais présidentiel ce mardi en fin matinée, à travers les rues de Malabo, cramponné à l'arrière de ce taxi et douloureusement secoué. Je me demandais, entre deux secousses violentes, si j'avais bien fait de ne pas prendre au sérieux le séminaire parisien, avec les gars de la DGSE.

J'étais exténué : la nuit passée, je n'avais pas pu fermer l'œil plus de trente minutes. Je ne sais pas si c'est l'idée de rencontrer un président de la République un peu dictateur sur les bords ou alors la centaine de cafards qui avait élu domicile dans le bac à douche à 5 heures du matin.

Les grilles du palais approchaient et deux gardes observaient de loin mon taxi se garer devant le palais. L'un d'eux s'approcha de moi pendant que je m'accouchais du taxi sur le trottoir, et l'autre parlait au chauffeur qui démarra sans demander son reste.

« Ça dégage vite devant le palais, ça ne doit pas être uniquement pour le risque PV pour mauvais stationnement. », me dis-je.

« Vous êtes Monsieur Magnier ? me demanda-t-il avec un fort accent.

– Oui.

– Le président vous attend, je vous emmène au point de contrôle.

– Je vous suis. », expirai-je.

D'un pas rapide, nous montâmes un chemin mal goudronné vers l'entrée secondaire du palais présidentiel et arrivâmes dans un hall où plus d'une trentaine d'hommes montaient la garde. Très vite, je m'aperçus qu'ils étaient tous de nationalité marocaine, comme le garde qui m'avait ouvert la grille. Certains jouaient avec leurs armes argentées, tellement provocantes qu'elles semblaient factices. D'autres écoutaient la radio, appareil collé à l'oreille. D'autres encore somnolaient, avachis sur

des chaises bancales, feuilletant des revues bizarrement imagées.

Chemise ouverte sur un holster, un des gars dit à celui qui m’accompagnait :

« C’est le Français... ? »

– Yep !

– On fouille... ! » asséna-t-il d’un coup.

On me demanda de me déchausser et un cow-boy me palpa pendant cinq minutes, sans aucun ménagement.

En fait, là, je n’en menais pas large du tout.

Poursuivant mon périple avec le premier garde vers une salle au fond du hall, j’étais présenté à nouveau à deux gardes armés, les pieds sur la table, obstruant l’accès du couloir.

Sans bouger et sans me regarder, l’un éructa avec un hispano-franglais agressif :

« *Welcome* au palais, attention pas d’énervement avec *El Presidente*, on veille sur lui, alors... au moindre problème... *boom boom...* le *French*. »

« *Boom boom*, mais t’es dingue, toi ? » pensai-je.

« D’accord, je n’avais rien prévu de spécial pendant l’entretien », répondis-je avec un sourire faussement à l’aise, tentant un début d’humour, vite transmuté en... rien. Le plus grand flop humoristique de ma vie venait d’avoir lieu en Guinée équatoriale, dans le palais présidentiel. Le gars ne releva toujours pas la tête et fit un signe énervé de la main montrant l’entrée du couloir suivant.

Mon guide de labyrinthe, presque agréable, reprit.

« Ça va aller, m’sieur, le président nous a dit que vous étiez une personne importante dans le commerce au Cameroun, et qu’il ne fallait pas trop vous brusquer, ça va aller... m’sieur... »

– Euh... ouais... » expirai-je une nouvelle fois.

« Arrête de me dire des trucs comme ça, toi, mais y a un

risque là ou quoi ? »

Après quelques mètres, je découvris une salle d'attente tapissée de velours rouge et vert du sol au plafond en passant par les murs et de nombreux sièges à relent médiéval. Cette salle d'attente était en totale dissonance avec le parcours que je venais d'effectuer. Pseudo-luxe dégoulinant contre hôpital de savane.

Après quelques minutes, la porte du fond de la salle s'ouvrit et un homme en costume trois-pièces s'approcha de moi.

« Monsieur Magnier, Son Excellence, le Président Maréchal des Armées Teodoro Obiang Nguema Mbasogo, premier du nom, va vous recevoir. Vous pouvez me suivre ?

— Euh... oui. »

Je ne tentai plus aucun humour foireux du tout.

Bon, au boulot, accroche-toi! Nous traversâmes trois bureaux en enfilade dans lesquels je croisai le regard bizarre de plusieurs secrétaires et nous arrivâmes devant une porte à double battant en velours capitonné. L'homme-secrétaire frappa à la porte en utilisant une pièce de métal, semble-t-il en or, intégrée à la porte, et une voix à l'intérieur du bureau se fit entendre, celle du président Mbasogo s'exprimant dans la langue officielle du pays.

« *Si, entrad!* »

La porte s'ouvrit.

« *Señor Presidente, aquí el Señor Magnier!*

— Cher ami... », me dit-il, en me tenant la main, debout au milieu de la pièce.

Avec un sourire une pointe sardonique, d'allure athlétique, Mbasogo était un homme élégant dans son costume bleu marine, sur mesure. Un sentiment évident de puissance se dégageait de lui. Je fus immédiatement impressionné.

– Entrez donc, installez-vous, vous avez fait bon voyage ?

– Excellent, monsieur le Président, merci beaucoup. »

Je scannai très rapidement le bureau présidentiel : cela me rappelait un autre lieu. Je n’arrivai pas à le définir tout de suite. Devant moi, la pièce présentait trois grandes fenêtres à l’extrémité de l’ovale. Descendant presque jusqu’au sol, elles étaient situées juste derrière le bureau du président. Une cheminée se trouvait à l’extrémité opposée de la pièce. On retrouvait deux fauteuils à haut dossier en face de la cheminée. Le plancher était presque entièrement recouvert d’un grand tapis elliptique bleu marine portant le sceau présidentiel, avec deux canapés de chaque côté. Enfin, le bureau utilisé par le président était immense, surplombé par deux drapeaux guinéens.

Au bout de quelques secondes, en m’asseyant, j’y étais ! Je faisais tout à coup le lien, cela devenait clair ! Nous étions dans une reconstitution plus ou moins bien faite du bureau ovale du président des États-Unis.

Oh merde ! Je suis dans le bureau d’un dingue !

« Bon... cher monsieur, je sais que vous êtes français et que vous représentez la CFAO pour la livraison de ma dernière voiture assez spéciale. J’apprécie votre présence, en fait, je n’en attendais pas moins d’un groupe comme le vôtre. La grande CFAO ! »

Je n’osai rien répondre et me contentai de lui adresser un sourire, cette fois plus professionnel, indiquant mon envie de donner au dictateur ce qu’il voulait : une discussion entre le maître économique et politique de la région et un interlocuteur européen représentant le reste du monde. Je me disais : *Tu sais, dictateur, que je suis un enfant VSNE de 20 ans, arrivé depuis deux mois au Cameroun, fraîchement sorti de mon école de commerce ?*

Sincèrement, pendant quelques secondes, je pensais que

j'allais me réveiller...

En calme apparent, servi entre deux toussotements, je répondis :

« C'est ça, Monsieur le président, la voiture est bien arrivée à Malabo, mon transporteur maritime vient de m'envoyer un message : elle est en route pour le palais. On m'a dit que vos gardes personnels souhaitaient la tester avant.

— Eh oui, on n'est jamais assez prudent lorsqu'on est à la tête du gouvernement d'un des pays les plus riches d'Afrique occidentale.

— Je comprends.

— Bon, maintenant, parlez-moi de votre groupe et de ce qu'il fait en Afrique... »

J'expliquai à Mbasogo les grandes lignes de la réussite économique des sociétés du groupe au Cameroun et partout en Afrique. Il entretenait mon monologue très subtilement.

Après vingt minutes d'un échange totalement déséquilibré, j'eus la nette impression que son regard curieux du début d'entretien était en train de changer en s'assombrissant. Il s'était durci et semblait moins détendu. Ce n'était pas fait pour me rassurer, mais je n'en montrai rien.

« Bon, y a pas un téléphone qui peut sonner là? », pensai-je.

Assez sèchement, il me dit qu'il était content pour la France de voir qu'elle savait toujours assurer son commerce loin de ses terres métropolitaines et que les Français savaient toujours tirer leur épingle du jeu international. Un p'tit sourire à la con en retour comme je savais les faire et je ne savais plus quoi dire...

Il grommela gentiment :

« Vous savez, tout ça, ce sont des petits chiffres et du

petit commerce de quartier, il vous manque ce que moi, je possède.

- Sans doute, Monsieur le président.
- Vous voulez savoir de quoi il s’agit ?
- Bien sûr, si vous souhaitez me le dire.
- Le pétrole, mon jeune ami, le pétrole... »

Sur ces derniers mots, le président dictateur se leva, me remercia de ma venue. Tout venait de s’accélérer. J’avais l’impression de ne plus être dans le même temps. Le rayonnement presque positif de l’individu au début de l’entretien avait disparu. Et je sentis, très clairement, qu’il ne fallait plus ajouter quoi que ce soit. Presque comme une conviction inconsciente d’une menace latente, voire létale. Je savais que c’était une question de secondes avant que je puisse être victime d’un dérapage de toute sorte du potentat.

Sur le pas de la porte de son bureau, pour ne pas rester sans une quelconque réaction que je me reprocherais plus tard, mais sans pour autant prendre un risque de mort, je lui adressai un dernier mot, lèvres tremblantes, que je souhaitais à effet à retardement.

« Monsieur le président, merci de votre accueil chaleureux et de votre écoute. J’espère que nous aurons l’occasion de nous revoir, peut-être à Paris, et nous pourrions aborder des sujets moins “marketing” et peut-être plus “philosophiques”, comme... les Lumières en France... ?

– Pourquoi pas, peut-être, même si je ne vais que très très rarement dans votre pays. Je suis bien chez moi, vous savez..., pas vous ? »

Et il referma assez vigoureusement sa porte de bureau, lourde, comme la fin de l’entretien.

Quelques minutes plus tard, j’étais renvoyé à l’aéroport dans un taxi commandé par le secrétariat présidentiel. Le chauffeur ne m’adressa ni parole ni regard. Oui, il était

vraiment temps que je rentre à Douala.

L’avion militaire camerounais m’attendait, nous décollions et le soir même, je racontai à Claude l’entretien un peu “spécial” dans l’ambiance du palais présidentiel guinéen et l’échange assez unique que j’avais eu avec Mbasogo.

Très amusé, Claude me confirma que Mbasogo était connu non seulement comme dictateur mais surtout comme désormais grand négociateur avec les Américains pour l’implantation de nouvelles plateformes pétrolières autour de son île.

Claude ajouta :

« Le président Obiang Nguema aime trois choses : l’argent, la reconnaissance et surtout... la non-contradiction !

– Effectivement, se faire éjecter spontanément après une présentation de nos chiffres du bureau ovale, version africaine... c’est ça... c’est ce que tu dis... j’ai bien senti le problème de la reconnaissance et tu fais bien de me le dire à mon retour, pour la non-contradiction... »

Claude souriait.

Nous avons compris tous les deux que cette expérience était unique pour moi, et me marquerait pour très longtemps.

Il y eut d’autres expériences de ce type en premières lignes économique-diplomatiques tout au long de ma période de VSNE de 1992 à 1994. Voyages au nord du Cameroun à Garoua, au contact de certains dirigeants et chefs de tribus islamistes ayant une inquiétante vision du monde en 1994 ; au Nigeria, terre nourricière du trafic illégal mondial de véhicules volés ; en République centrafricaine et République du Congo lors de colloques techniques que je devais assurer pour la CFAO, loin, très loin, du monde occidental.

“Moi, Constantin, 181 ans”

Mon ex-future patronne, Cécile, la Provençale lucide, avait raison.

Faire ses armes en terrain hostile dans le club très fermé des « Bob Denar » du groupe et en revenir vivant, c'était me donner toutes les chances de progrès, notamment spirituel, pour la suite de ma carrière, dans le groupe ou ailleurs...

Béni, le voyageur des heures

Paris, 12 décembre 2019, 6 h 30

Résidence NF au 51, rue de Montmorency

Depuis cinq ans, Jérôme et sa femme occupent un appartement deux pièces, niché au deuxième étage de la résidence. La belle demeure compte aujourd'hui six appartements, situés juste au-dessus du restaurant Nicolas Flamel. Cette maison se dresse toujours aussi majestueusement rue de Montmorency, dans le 3^e arrondissement. Elle fait partie des plus anciennes bâtisses de Paris. Les rénovations et les transformations qui s'y sont succédées sont nombreuses : il est par conséquent difficile de dater avec précision l'origine de l'édifice. Une plaque fixée sur la façade en rappelle cependant le siècle primitif : fin du XIV^e siècle.

Ce matin de décembre, Jérôme est pressé. Il doit prendre l'autoroute A13 pour se rendre à Versailles. On l'attend en effet à 7 h 30. Debout, sa combinaison de motard déjà enfilée, il avale d'un trait une tasse de café dans la cuisine. Il fait encore nuit et il fait froid. Mais il doit partir maintenant.

« Chérie, à tout à l'heure ! » Il ne reçoit pas de réponse. Sa femme dort encore. Il quitte donc rapidement l'appartement pour rejoindre son rendez-vous. Après avoir dévalé les escaliers, Jérôme retrouve son maxi-scooter 500 cm³ en proie au gel. La veille, rentré tard du bureau, il savait qu'il devait repartir tôt le lendemain matin. Il avait

donc fait le choix de laisser son deux-roues à l'extérieur, sur le trottoir, tout près de l'entrée du restaurant. Il protégeait ainsi les oreilles et le sommeil des résidents au moment de la fermeture automatique des portes du garage. Le moteur de l'engin démarre. Jérôme fait une inspection rapide du scooter, en prenant garde de bien vérifier également ses valises et sacoches arrière. Casque attaché et visière rabattue, il enfourche la machine, prêt à partir. Il jette un dernier coup d'œil aux fenêtres du deuxième étage. Chez lui, les lumières sont encore éteintes. En revanche, l'appartement de la voisine laisse déjà passer l'éclairage matinal. Odile lui fait signe de sa fenêtre ouverte.

« Ça va Odile ? Un problème ? s'inquiète Jérôme, qui a dû relever sa visière.

— Bonjour. Non... ça ne va pas très bien.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est Béni... Il n'est pas rentré hier soir. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. »

Béni est un chat. Il a un an. Jérôme le connaît bien. Odile a adopté le petit félin il y a six mois. Vivre seule dans un grand appartement lui était devenu éprouvant. Elle ressentait le besoin d'une présence vraie et forte. Son mari, Robert Faustinien, secrétaire général de la mairie de Dieulefit, l'avait quittée l'année précédente accidentellement, en faisant une chute difficilement explicable dans l'escalier très pentu de leur mas provençal. Le malheureux s'était précipité pour ouvrir la porte, pensant avoir entendu la sonnette d'entrée et avait raté la première marche. Le roulé-boulé lui avait été fatal. Odile se remettait de la disparition brutale de son mari et avait décidé de s'installer ici, dans cet appartement rue Montmorency. Elle avait vendu la maison de Dieulefit pour venir s'installer au cœur de Paris, d'où elle était originaire.

Un matin, dès l’ouverture, elle s’était rendue au centre de la Société de Protection des Animaux, situé rue de Turbigo, à proximité de la résidence. Elle avait demandé à voir quelques pensionnaires du refuge. Fallait-il choisir un chat ? Un chien ? Elle ne savait pas encore... Mais quelqu’un savait. D’ailleurs, il sait toujours...

Paris, six mois plus tôt

Refuge de la SPA, rue de Turbigo

L’employée bénévole s’appliqua à des explications nuancées.

« Si vous choisissez un ami chien, il vous sera fidèle. Il vous donnera beaucoup d’affection. En fait, s’il reçoit de votre part une bonne éducation, il sera votre compagnon, dans les liens de l’amour. Pour l’ami chat, ce sera un peu différent...

– Différent ? Comment ça ? questionna Odile...

– Le chat, vous ne le choisissez pas, il vous choisit ! Et le reste de son existence avec vous, il n’aura de cesse que vous exauciez ses maintes volontés.

– Vous exagérez peut-être un peu, là ?

– Non, je ne crois pas. Vous habitez dans un appartement ?

– Oui, à quelques rues d’ici, au-dessus du restaurant Nicolas Flamel.

– Rue Montmorency ?

– C’est ça ! Au deuxième étage de la plus vieille maison de Paris ! Vous connaissez ?

– Oui, très bien ! J’ai fréquenté ce restaurant si souvent, il y a de nombreuses années. Quelle coïncidence ! »

Alors qu’elles étaient en train d’échanger, Odile se retourna devant la cage d’un beau jeune chat noir, allongé sur le dos. L’animal fit entendre un mélange de ronronnements et de ronflements. Il avait une médaille

autour du cou. Il semblait écouter la conversation.

« Voilà, c’est Béni... Il a été déposé par un monsieur qui vit dans la rue, sans domicile fixe. Il venait de récupérer le chaton trouvé dans un sac plastique, accroché à une grille de Notre-Dame.

— Ah bon...

— Lorsque ce monsieur s’est approché du sac, il a entendu des miaulements. Il a découvert à l’intérieur les corps d’une chatte et de trois chatons. Un des trois chatons, celui aux yeux d’or, le fixait et était le seul rescapé. L’animal s’est mis à hurler de faim et de peur. Il était infesté de puces. Pas en forme, mais bien vivant ! Une petite médaille en argent lui pendait autour du cou ; y était inscrit sur une face son nom, et sur l’autre « Dieu le fit ». L’homme a traversé la moitié de Paris pour nous amener le chat qui était vraiment en piteux état. Il nous a expliqué que les chats et les chiens n’étaient absolument pas sa préoccupation. Mais lorsqu’il a vu Béni, une étrange impression l’a saisi : ce n’était plus l’affaire de sa propre volonté. Son intuition du moment semble l’avoir fait basculer dans une autre dimension. Le chat a conduit ses pas au refuge.

« Et qu’est-ce qui s’est passé, après ? »

Le chat se réveilla et s’assit contre les barreaux de la cage. Il observait Odile avec insistance, silencieux et immobile.

On avait l’impression qu’il réfléchissait et qu’il sondait l’âme d’Odile.

« Il me regarde bizarrement, là, vous ne trouvez pas ?

— Non, il nous écoute simplement. Et je crois que vous l’intéressez. Ou qu’il est peut-être intéressé par votre appartement, rue de Montmorency, qui sait ? Pour en finir avec les présentations, je dois vous dire que Béni a été rasé pour traiter sa colonie embarquée de puces. Mais il a attrapé le coryza chez nous. Le vétérinaire nous avait alertés : s’il ne se remettait pas dans un délai d’une semaine,

nous étions dans l’obligation de l’euthanasier.

– Et donc, il s’est remis...

– Non, pas vraiment. Au fil des jours, son état ne s’est pas amélioré. Quand le vétérinaire est revenu, il a finalement décidé de le piquer.

– Non, ce n’est pas possible !

– Si, malheureusement. Le matériel était déjà sorti de sa sacoche. Mais au moment d’accomplir son acte, l’aiguille a ripé sur la médaille que le chat portait au cou. Le vétérinaire s’est piqué lui-même.

– C’est pas vrai ? !

– C’est la vérité. Nous avons dû appeler les pompiers, et le vétérinaire en a été quitte pour une semaine à l’hôpital. Après cet événement, nous avons décidé de sauver la vie de Béni. Le chat n’en a d’ailleurs pas voulu au vétérinaire...

– Vous voulez dire quoi ?

– Que les liens d’amour qui unissent Béni à tous les êtres humains sont aujourd’hui encore plus forts. Mais il lui manque quelque chose...

– Quoi donc ?

– Peut-être un lieu à trouver. Ou à retrouver... »

Béni, se mit à miauler, comme s’il souhaitait se mettre en contact avec les deux femmes. L’employée ouvrit la cage et le chat en sortit tranquillement. Il fit quelques mouvements circulaires autour d’Odile, puis stoppa net devant elle. D’un bond, il lui sauta dans les bras. Odile eut l’impression que le temps s’arrêtait. Elle câlina Béni qui se blottit tendrement dans ses bras. Elle pencha la tête sur celle du petit félin et lui chuchota au creux de l’oreille : « C’est d’accord, tu peux venir à la maison ! »

En se retournant, elle s’aperçut que l’employée du refuge avait mystérieusement disparu. Odile douta même de sa présence. Avait-elle jamais été présente ? Elle regagna l’accueil, le minou toujours dans les bras.

« Bonjour Madame, vous êtes passée par la porte de derrière ?

– Non, c’est votre collègue qui m’a amenée aux cages.

– Mon collègue ? Ça ne risque pas, je suis le seul “humain” de service aujourd’hui, mais gardez le chat, il n’y a pas de problème... »

Béni lui griffait légèrement les avant-bras, dans un ronronnement énergique. Odile remplit en quelques minutes les papiers d’adoption, sans poursuivre la conversation un peu bizarre avec le gardien du refuge. L’heure qui suivit, Béni faisait le tour du propriétaire, rue Montmorency.

Le temps se fraye un chemin entre le passé, le présent et ce qui, d’ici peu, leur appartiendra déjà. Des portes sont entrouvertes. Mais leur passage ne se trouve pas toujours là où on le cherche. Le temps est béni. Le temps est sacré. Le temps est alchimique, peut-être l’alchimiste. Tout ce qui le traverse, également. Comme cette pierre, singulière, fait ricochet sur l’eau, le temps fait danser ses ondes, plusieurs fois lustrales, silencieuses et murmurantes...

Paris, 12 décembre 1382, 18 h 30

Maison Flamel, au 51, rue de Montmorency

Nicolas Flamel, bourgeois parisien, naquit dans le siècle de la peste noire et de la guerre de Cent Ans, sans qu’il en fût directement victime. C’est aussi la période, plus heureuse, des ateliers laïques de copies et d’enluminures, dont le travail n’était plus l’apanage des monastères. Flamel fut écrivain public et copiste. Il prêta serment à l’Université de Paris qui lui conféra le titre de libraire-juré. Il mena une carrière prospère. Son mariage avec une riche veuve, Pernelle, enfla sa fortune. Celle-ci fut principalement destinée à des réalisations immobilières, pour y accueillir les personnes les plus démunies. La maison du 51, rue de

Montmorency, fait partie de ces fondations pieuses et... alchimiques à la fois. Flamel devint un célèbre alchimiste qui insuffla la vie et une âme en ce lieu. Le deuxième étage de la maison livre, de temps en temps, ses secrets. Et peut-être d'anciens manuscrits...

Depuis quelques années, Flamel avait développé une théorie sur la relativité des heures et du passage dans le temps. Son hypothèse et ses travaux ne visaient pas le commun des mortels. Les « êtres » concernés faisaient le voyage grâce à l'absorption d'une substance minérale. Il était aidé dans ses recherches par son disciple Faustino. En serviteur dévoué et intelligent, l'assistant s'était d'ailleurs habitué à l'univers et à l'originalité de son maître. Faustino était bien « installé », lui, dans son temps, en cette fin de XIV^e siècle. Flamel pas tout à fait...

« Maître, vous m'avez mandé ?

— Oui, va prestement quérir le visiteur à la porte, Faustino !

— Quel visiteur ?

— Celui qui va faire danser le heurtoir de la porte dans quelques minutes...

— Bon, *or i allons !* »

Faustino descendit l'escalier quatre à quatre. Il actionna vigoureusement la poignée et ouvrit la porte... Personne ! Quelque peu agacé et moins énergique, il remonta au deuxième étage, haletant. Les marches défilaient lentement sous ses pieds. Le cabinet alchimique de son maître était bien haut perché, pensa-t-il. Il devait absolument en faire la remarque à son maître.

« Maître ! Soit je suis un nigaud, soit sorceresse est passée devant la bâtisse. *Mortecouille !* C'est un coup de Jarnac... Il n'y a personne, et votre cabinet est très haut perché... »

Mais il n'eut le temps de lâcher qu'à moitié son message d'agacement et de regret. La scène le stupéfia : devant ses yeux, Flamel était en train de caresser le beau petit chat noir aux yeux d'or. Il y a tout juste une semaine, son maître avait décidé de recueillir le petit félin à la maison. Paisible, le chat restait assis au milieu des tubes, coupelles, pinces et autres alambics en verre et terre cuite. Flamel lui parlait tendrement et lui servait un peu de lait dans une coupelle. Calme, le chat était assis, silencieux. Il fixait Flamel, de ses beaux yeux.

L'alchimiste lui chuchotait :

« Alors Béni, des malaventures pour toi, en ces vêpres ? Ça ronronne beaucoup, tu as dû bien voyager. Tu veux ta bonne pitance, mon fillot ?

— Maître ! Ce chat est un maroufle, il est sans vergogne ! C'est lui qui a dû malmener le heurtoir !

— Ah oui, Faustino ! Notre nouvel ami a encore décidé de prendre un autre chemin, plus temporel, pour venir à sa pitance. Et je crois qu'il devient un peu fripon. Désolé, mon Faustino !

— Coquin de Béni ! s'esclaffa Faustino, qui reprit ses esprits et son souffle.

— Au fait, tu as fini son pentacol ?

— Oui, maître. Je l'ai donné à Dam Pernelle, elle doit vous l'apporter.

— J'ai besoin encore d'un peu de poudre rouge. Il faut aller m'en chercher. Et reprends-moi un autre athanor. Nous avons le bon mélange maintenant. Et ce Béni est un vrai gourmand. »

Pernelle, l'épouse de Flamel, croisa Faustino dans les escaliers.

« Bonjour, Dam Pernelle !

— Bonjour Faustino ! Mais où donc volez-vous comme cela ?

– Dans les Ténèbres...

– Malheur! Ne fatrouille pas comme ça, gredin, ça pourrait être vrai! Les Ténèbres nous entourent, ils peuvent nous croquer à tout instant. »

Elle rejoignit son époux.

« Alors, Nicolas, Béni est de retour? Je t’apporte son pentacol. Je l’ai fondu avec amour. Comment pourrait-il en être autrement d’ailleurs avec ce minou?

– Oui, il apprécie vraiment la poudre de mercure, et l’amour est l’adjuvant central...

– J’en suis satisfaite!

– Je ne sais toujours pas où il batifole! Mais je sais qu’il ne change guère de lieux. Il traverse uniquement les heures... Un jour, il faudra que je convoitise un autre breuvage pour tenter de le faire parler!

– Peste soit, Nicolas! Tu te prends pour le Très Grand?

– Tu as raison. Si Dieu ne lui a pas permis la jactance, c’est sans doute pour une bonne raison. Mais il lui a donné le ronronnement d’un petit tigre, et le goût du lait... chaud! »

Beni, accaparé par sa coupelle, savourait son lait. Ces yeux couleur or étaient plus étincelants que jamais. Flamel et Pernelle s’émerveillèrent de voir leur chat se rassasier. Ils évoquèrent une nouvelle fois l’épisode magique de la semaine précédente. Flamel avait eu l’idée de mener une expérience un peu spéciale... Selon un calcul précis des proportions, il s’agissait de mélanger un liquide chaud avec une once de poudre philosophale. Cette dernière provenait d’un morceau de pierre transmis par un alchimiste italien. L’idée du lait chaud vint de Pernelle. Cette dernière l’avait bien compris : Béni était bien différent de tous les autres chats. Mais pour quelle raison? Mystère... Était-ce parce qu’il était le seul à exprimer si fortement son besoin de contact avec le genre humain? Béni désirait

cette chaleur et la présence d'amis humains. Le lait et les caresses étaient une communion. Béni savait aussi prodiguer toutes ses chaleureuses attentions. Flamel en avait formulé une hypothèse alchimique : la parole du cœur et la pierre philosophale ont la capacité d'ouvrir certaines portes du temps. Dès son arrivée, Béni avait élu domicile dans le cabinet du maître. On lui avait proposé un confortable panier en osier. Il s'y était installé, sans une once d'hésitation. Tout près des récipients, il observait des heures durant et minutieusement les flammes des athanors. Il raffolait de la préparation. L'alchimiste la lui servait tous les jours.

« Ce pentacol va très bien à ce petit minou, s'attendrissait Pernelle qui venait de mettre à Béni sa petite médaille.

– Bien sûr, et “Dieu le fit” est le message qu'il semble souhaiter annoncer à travers tous les âges.

– Je crois que c'est lui qui m'a soufflé le mot...! »

Béni disparut subitement au cours de cette fameuse soirée, sublimé dans les airs, sous les yeux ébahis du couple.

« Ce chat est béni de Dieu! s'exclama Flamel. Il va disparaître et réapparaître au fil des heures, j'en suis certain! Béni soit-il!

– Et Béni est son nom! » s'exprima Pernelle d'une voix forte.

Joie, lait magique, amour et « entrouvert », d'une autre dimension, emplirent dès cet instant la maison Flamel. Le chat voyageait à travers les heures, tout en savourant cette potion alchimique.

Au fil des semaines marquées par ces voyages temporels, le couple alchimiste, Faustino et Béni retrouvèrent une

vie presque normale dans la série des expériences spatio-temporelles.

« Petit félin, tu fais vraiment ce que tu veux! », lui répétait souvent et affectueusement Pernelle. Elle ne quittait plus le chat dès qu’il réapparaissait dans la maison.

« Tu es là, tu n’es pas là... Mais je sais que tu reviens toujours pour nous retrouver et aussi un peu pour retrouver ton franche-repue de laid tiède, aux effets magiques, mon beau Béni! »

Flamel et son assistant terminaient le collage des dernières pages d’un manuscrit présentant les récits des apparitions et réapparitions successives de Béni ainsi que les secrets de la préparation de la potion.

L’alchimiste fut convaincu qu’il venait de faire la découverte du juste mélange et de la juste absorption, pour une parfaite application alchimique de la pierre philosophale. Dans son ouvrage, tout était retranscrit.

Béni avait donc la capacité de voyager dans le temps. Mais il semblait se rendre constamment au même endroit, au 51 rue de Montmorency, en empruntant chaque jour différentes routes temporelles, pour mieux y revenir, sans vraiment en partir.

Nicolas Flamel, Pernelle et Faustino vécurent plus de quarante ans avec Béni dans cette maison. Le chat ne vieillissait pas. Pernelle décéda en 1397. Son mari lui fit construire un tombeau au cimetière des Innocents. Béni décida de vivre à proximité de la dernière demeure de Pernelle. Faustino décéda quelques années plus tard et fut également enterré au même endroit. Tous les jours, sans faiblir, Flamel venait se recueillir sur la tombe de son épouse. Le petit félin, fidèle lui aussi, le retrouvait

sur les tombes et recevait son breuvage alchimique. Au cimetière, le ronronnement du chat devint une douce musique. On eut dit qu'elle se confondait avec le léger bruissement des feuilles que le vent d'automne faisait virevolter. Au printemps, le chant des oiseaux se mêlait à cette orchestration harmonieuse. L'alchimiste mourut le 22 mars 1418. Au lendemain de sa sépulture, on ne revit plus jamais Béni en ce lieu, pas davantage qu'on ne l'entendit. Cependant, une rumeur locale laissait entendre qu'il avait été recueilli par des habitants proches du cimetière, déménagés en Drôme dans une petite ville sur la route de Nyons... la bourgade de Dieulefit.

Paris, 12 décembre 2019, 6 h 30 devant le restaurant « Nicolas Flamel », au 51, rue de Montmorency.

« Odile, je dois partir maintenant, je suis en retard. J'espère que Béni va réapparaître.

— Oui, j'espère aussi... Béni, mon chéri, reviens. Où es-tu? »

Jérôme, parvenu au carrefour, file vers l'ouest parisien. Au bout d'une demi-heure, il roule déjà sur l'A13. Tout à coup, il ressent une vibration à l'arrière de son scooter. Il prend la première sortie et fait un arrêt sur le bas-côté. Il coupe son moteur, ôte son casque et inspecte une nouvelle fois son véhicule deux-roues. Il a du mal à y croire : il entend clairement un ronronnement qui semble venir de sa sacoche arrière droite.

« Mais... c'est toi, Béni? »

En l'ouvrant, il découvre le chat noir aux yeux d'or, emmitouflé dans une couverture et paisiblement installé au fond de la sacoche. Le petit félin regarde tendrement Jérôme, les yeux mi-clos. Il continue de ronronner.

« Béni, comment tu t'es retrouvé là? J'appelle Odile! Elle va être heureuse, ta maîtresse! Et je te ramène chez toi! Le

bureau ne va pas me voir tout de suite, je crois. On repart, sacré chat ! T’es une vedette, toi ! »

Jérôme n’en revient pas. Agenouillé, il a refermé très soigneusement sa sacoche pour ne pas blesser Béni. Il se met à composer le numéro sur son clavier de téléphone mobile. Soudainement, quelque chose l’abasourdit. Impossible de se relever. Les bruits de l’autoroute disparaissent complètement. Un silence l’enveloppe.

« Odile ? C’est vous ? Je... je... rentre... Vous allez être... très contente... Béni est avec moi. Il s’était caché dans une sacoche de mon scooter... Oh, la, la... Je me sens... bizarre.

— Oui, je sais, Jérôme, je vous vois ! Je suis juste au-dessus de vous. Vous m’avez déjà appelée, il y a plus d’une heure. Je vous remercie sincèrement d’être revenu sur vos pas. Montez donc quelques secondes. Vous devez vous reposer un peu !

— Quoi ? Mais je suis où, là ? »

Le téléphone en main, il entend toujours Odile lui parler. Il parvient finalement à se redresser et à reprendre un peu ses esprits, en regardant tout autour de lui. Il aperçoit Odile à sa fenêtre du deuxième étage, en train de lui faire signe ! Il est donc revenu, par une autre porte, au 51, rue de Montmorency, d’où il est parti ce matin ?

« Vous prendrez bien un lait chaud avec nous ? Béni est déjà là, allez venez, nous vous attendons. »

Béni avait décidé de ne plus voyager seul dans le temps.

L'inspiration d'Alexandre

Alexandre Salma était écrivain et parolier. Il vivait avec Virginie, quelque part entre Nyons et Montélimar. Cinq ans plus tôt, il avait réussi brillamment un master à l'université Lyon 3 Jean Moulin, mention Lettres modernes. Alexandre n'hésita pas longtemps avant de se lancer dans l'écriture professionnelle tous azimuts. Les félicitations du jury n'avaient d'ailleurs pas porté uniquement sur son mémoire de fin d'études. On avait noté la vastitude de son potentiel créatif!

Alexandre eut pléthore d'opportunités sur le plan professionnel. Sans montrer une hyperactivité pathologique, sa plume, efficace et très sollicitée, l'installa dans une existence harmonieuse. Comme tous les écrivains de moins de 30 ans, les revenus ne furent certes pas à la hauteur de son travail acharné. En écriture professionnelle, les grands gagnants de la Loterie nationale étaient une exception! Mais ses romans, en autoédition, firent la joie de sa communauté sur les réseaux sociaux. Son travail de rédacteur Web lui valut même une certaine reconnaissance dans le métier. Sur commande, en sous-traitance avec des éditeurs, il prit en charge l'écriture de nombreuses biographies. Sa clientèle devint avide de ses idées lumineuses. Son style biographique combla des vides existentiels abyssaux, en donnant la possibilité de romancer le récit de différentes vies. Ses amis musiciens sollicitèrent des paroles adaptées aux mélodies de leurs chansons. Il habitait un village en Drôme provençale, sur la route de Montélimar, où une compagnie de théâtre

avait élu domicile. À l’ombre des oliviers, il écrivait sans relâche. Il devint le scénariste officiel de la troupe. Alexandre travaillait aussi énormément, dans l’espoir du *best-seller*, un jour... Installé dans son bureau, son travail acharné et solitaire pouvait prendre des mois, jusqu’au point final!

Seul élément qu’il ne maîtrisait pas : sa muse! Sa vie estudiantine avait été marquée par une imagination fertile. Durant cinq ans, des flots d’idées inspiratrices avaient également stimulé sa créativité. Mais quelques milliers de pages manuscrites plus tard, téléchargées, vendues, affichées à l’écran, Alexandre nourrissait de profondes angoisses. Il fut intimement convaincu du possible tarissement de la « source ». Comme Kafka, il savait que le travail scriptural entretient constamment cette fameuse inspiration s’il côtoie tous les genres et tous les styles. Face à cette riche diversité littéraire, ce stimulant éclectisme constituait selon lui une protection contre la terrible page blanche et contre l’atrophie de la main qui écrit, jusqu’à cette fameuse semaine.

Ce matin-là, Alexandre est très inquiet. Il ne se trouve pas dans son état habituel. Il demeure un écrivain prolifique, miraculeusement inspiré. Mais différent malgré tout.

Il écrit actuellement un recueil de nouvelles, avec comme dénominateur commun, la perception du vide. Il ne parvient plus à avancer mécaniquement. À son habitude, il se lève tôt pour faire travailler ses doigts. Lâchés comme des fauves sur la surface du clavier, les phalanges se déchaînent avec passion en composant des phrases, des paragraphes, des pages. L’ensemble est relié

et contrôlé grâce à un outil magique : le « soft WORD ». Alexandre fait partie de la génération Y. Par conséquent, il écrit très vite. Il active l'enregistrement automatique des sauvegardes et des corrections, ainsi que le système de recherche des synonymes. La production littéraire et artistique peut être le résultat d'une bonne entente entre l'homme et la machine. Mais au bout d'une heure, après avoir écrit deux pages, il a le sentiment que sa conscience le « lâche », en l'obligeant à fermer les yeux, comme s'il se trouvait dans une séance d'hypnose. Une force semble le téléporter ailleurs. En rouvrant les yeux, il constate avec stupéfaction que les pages de son document Word sont complètement blanches, vidées de leur contenu par cette force invisible.

Il cherche dans ses documents, essaie de revenir en arrière, relance son ordinateur. Mais rien n'y fait. Le même phénomène se reproduit encore et toujours. Il perd ses pages, et après avoir cherché, il se résout à les réécrire, et puis, ça se reproduit. La course des doigts précède une déconnexion mentale en quelques millièmes de secondes et en accélération. Le retour au clavier est de plus en plus étrange. Une quatrième dimension a-t-elle absorbé ses textes ?

« Mais c'est quoi, ce truc ? »

L'écrivain a examiné son ordinateur sous toutes les coutures, et testé l'intégrité de son logiciel Word : rien, aucun défaut technique !

En écrivain professionnel, il sait que l'histoire, dans le texte court d'une nouvelle, doit être très rythmée. En principe, la première heure de rédaction décide d'une intrigue maîtrisée. En fait, la quintessence même de son inspiration apparaît dans l'espace précis de ces soixante premières minutes « d'écriture automatique ». En fiction, l'écriture d'une nouvelle trace une figure géométrique

parfaite. Tout est dans l'ellipse, le mouvement, puis la chute. La nouvelle se présente comme un portrait ou une esquisse. Les lecteurs, qui en ont une vision fugitive, voguent sur des fulgurances, des retournements, ce qui crée suspense et interrogations. Après une heure de rédaction type « frappe de sac », Alexandre a déjà enfanté le corps de l'œuvre. Ses écrits sont sublimés. Cet espace-temps, une heure, n'est donc pas le fruit du hasard. La récurrence du problème est bien trop évidente et bien trop en phase avec son rythme de création.

Après trois tentatives de réécriture portant sur le même texte, Alexandre jette sa souris contre le mur en face de lui. L'accessoire informatique finit sa course sous son bureau, près de la poubelle, déjà bien remplie de feuilles blanches à moitié imprimées.

« Merde ! Merde ! Merde !

— Que se passe-t-il chéri ? s'inquiète Virginie.

— C'est ma troisième version foirée depuis ce matin ! »

Avachi sur sa chaise, la tête dans les mains, il est désespéré. Virginie s'avance vers lui et se met à lui masser les épaules :

« Je ne te vois pas souvent comme ça. Une autre histoire effacée ?

— On dirait que quelque chose fait barrage à mon inspiration ou la détourne...

— Comment ça ?

— Depuis trois jours, tous mes textes sont effacés au bout d'une heure de travail. Soixante minutes pile et tout s'efface. Et place à... rien ! »

En s'approchant du bureau, Virginie remarque une déformation de la touche « entrée » plus marquée que les autres. La blancheur cadavérique de son compagnon l'inquiète particulièrement.

« Tu es sûr que tu ne te les effaces pas tout seul ces textes,

chéri ?

— Non. J’en suis à ma troisième tentative sur la même nouvelle et le phénomène se reproduit toujours selon le même déroulement. Je n’en peux plus. Je sens que je vais devenir dingue. J’écris toujours avec le minuteur d’un compte à rebours installé devant moi et que je règle à cinquante-neuf minutes et cinquante-neuf secondes. À la soixantième seconde précise, une énergie me submerge. Elle est apaisante et enivrante à la fois. Je cligne des yeux sous l’effet de cette force. Et mon texte disparaît totalement.

— Tu délirés ?

— Je t’assure que toutes mes intrigues sont parfaitement réfléchies. Dans mes nouvelles, je sais où je vais. Et crois-moi, je n’ai vraiment pas le cœur à effacer quoi que ce soit. Tiens, par exemple, il ne m’a fallu pas moins de quatre tentatives pour écrire cette fiction où une femme découvre que son corps devient invisible à la lumière du jour. Et à chaque fois, la soixantième minute efface tout : mon texte devient invisible à la lumière de l’écran. Une heure pile !

— C’est peut-être ton cerveau qui te joue des tours. Étrange, tout de même, le rapport qu’il y a entre le thème de ta nouvelle et la disparition de ton texte...

— Je viens d’en commencer une autre sur le thème du suicide : un homme se défenestre...

— Et alors ?

— En fait, il ne tombe nulle part. Il n’arrive jamais au sol. Il disparaît...

— On est quand même toujours dans des histoires violentes de disparition. C’est comme si ton inspiration sautait par une fenêtre de ton écran et n’arrivait nulle part. Comme le suicidé.

Toujours la tête entre les mains, Alexandre rompt le silence partagé :

— Et tous les modèles Mac fonctionnent de la même

manière !

— Tous les Mac ? Pourquoi, tu as changé de machine récemment ?

— Oui. En fait, la semaine dernière, après quelques échanges sur un site communautaire d’auteurs, mon ancien Mac a planté. J’ai souhaité profiter d’une affaire “en ligne”, pour le remplacer, sans perdre de temps. Un site Web promettait un matériel envoyé en formule « express » en quelques heures. J’ai donc passé une commande *ad nutum* ! L’ordinateur a été livré le lendemain, prêt à l’emploi, tous les logiciels *software* y étaient installés ! Ils offraient même un dictionnaire des synonymes anglais-français, avec mise à jour automatique et quotidienne !

— Et puis ?

— Dès que j’ai installé mon nouvel ordinateur, tout a très bien fonctionné. Aucun bug. Et ce dictionnaire *software* des synonymes, exceptionnel !

— Et rien de spécial, pas de nouvelle sensation en écriture avec ce nouveau matériel ?

— Non, hormis peut-être... lorsque j’appuie sur la touche “entrée”, je ressens une légère décharge électrique. J’ai l’impression que cette touche est plus... “galbée” que les autres. Je n’ai peut-être pas la même sensation, quand même, si je réfléchis bien...

— Concernant ton problème, je crois qu’on avance, mon chéri.

— Comment ça ?

— Qui t’as vendu ce Mac ? »

Alexandre se penche sur sa poubelle et en retire une facture froissée qu’il inspecte :

« Une société belge, Phasyo, basée dans le quartier de la Défense, à Paris. Elle est spécialisée dans le développement de logiciels *software* anti-somnolence. Pourquoi tu me demandes ça ?

— ANTI-SOMNO... LENCE... ALEXANDRE
RÉVEILLE-TOI... ENFIN! »

Alexandre ne termine pas sa phrase. Le couple se précipite vers l'ordinateur de Virginie pour obtenir des informations sur cette société... En plein dans le mille! Phasyo propose des logiciels pour détecter la somnolence et mesurer le mouvement des yeux (clignement, saccade, dilatation de la pupille). Ces solutions reposent sur des technologies à images oculaires, capables de suivre le regard. Phasyo développe également des outils pour dépister certains états physiologiques et cognitifs, tels que le stress, l'attention, la charge cognitive et l'errance mentale.

Alexandre reprend immédiatement son travail de rédaction sur Mac, Virginie à ses côtés en observatrice. Le compte à rebours lui rappelle qu'il reste en théorie douze minutes et trente et une secondes. Virginie observe silencieusement la scène. Le couple veut en avoir le cœur net et piéger le piéger!

« Dis donc, c'est vrai que c'est encore une histoire de disparition non contrôlée! Mon histoire du type qui prend conscience que son meilleur ami est sorti directement de son imagination...

— 27, 26, 25...

Alexandre accélère la danse de ses doigts sur le clavier et termine sa nouvelle par la découverte de son héros : « Mon meilleur ami n'était qu'une idée »

Le texte en noir se démarque par un net contraste avec la feuille blanche. La ponctuation accentue la prise de conscience du héros. L'épilogue se précise.

— 3, 2, 1...

Alexandre tremble de tout son corps et ferme les yeux.

« Alex! »

Virginie, paniquée, vient de pousser un grand cri.

Comme s’il venait de subir un électrochoc, il tente de retrouver l’équilibre. D’une main spasmodique, il se cramponne à l’accoudoir de son fauteuil. La souris de l’ordinateur dans l’autre main, il reprend peu à peu ses esprits. La page est blanche, comme il est livide. Virginie en est témoin : le matériel a aspiré l’inspiration d’Alexandre. Elle secoue vigoureusement son compagnon :

« Eh! Eh! Reviens avec moi! Tu es physiquement connecté! Ce Mac aspire tes créations et les transmet ailleurs, c’est évident. Débranche-toi. Vite! Lâche ta souris! C’est de la piraterie d’inspiration! »

En criant plus fort,

« Alexandre, mais réveille-toi! RÉVEILLE-TOI! »

Alexandre revient à lui. Ses oreilles entendent à nouveau.

« C’est bon, je suis là, j’ai compris. »

En regardant Virginie, il constate qu’elle a revêtu sa nuisette en un rien de temps dans le bureau.

« Mais qu’est-ce qu’elle fout en nuisette? »

— Réveille-toi! Oh! », hurle-t-elle encore.

Le bip électronique de son réveil puissant, type destructeur neuronal, le sort enfin de sa torpeur. Alexandre tombe de sa chaise. De son lit plutôt. Virginie se penche, tout près de son visage, pendant qu’il bougonne. Son compagnon comprend qu’il est ligoté dans sa couette, avec une camisole de force.

« Bordel, je suis où, là? »

Un cauchemar vient de le faire tomber du lit. Virginie est au bord de la crise de nerfs :

« Merde Alexandre! Il est 5 heures du matin. Ton réveil vient de sonner. Si tu veux aller bosser plus tôt que d’habitude, c’est ton affaire. Mais en évitant de t’éjecter du lit et en t’épargnant une commotion cérébrale et une crise cardiaque pour moi! Moi, je voudrais encore dormir, sans être obligée de manager un champion de trampoline au lit!

– Oui pardon. Je me suis senti violemment inspiré ce matin, et comme aspiré par le mur. Rendors-toi, chérie. Je t’aime. Je me suis couché trop tard. »

Alexandre, dans la réalité encore nébuleuse, gravit les marches de son bureau. Dans un pêle-mêle inqualifiable, les mots, les rêves et les idées fusent de tous côtés. L’ami qui n’existe pas. La mystérieuse touche *entrée*. Le compte à rebours. La société Phasyo. L’homme qui saute et qui disparaît. Apple. La femme invisible à la lumière du jour. Le nouveau Mac. Virginie en nuisette...

En romancier et essayiste inspiré, Alexandre peut reprendre l’écriture matinale. La question de son essai *La leucosélophobie est-elle une maladie?* est un très bon sujet à traiter. Une tasse de café fumante près de lui, il s’installe devant son bon vieil ordinateur bruyant et mal connecté. Il n’aime pas les Mac.

L’alchimie a opéré une nouvelle fois. Au fil des années, Alexandre a appris à ne jamais tarir le puits de son inspiration. Au cours d’une retraite spirituelle à La Bégude-de-Mazenc, la nature drômoise lui avait révélé un secret d’écrivain : le soir, avant de se mettre au lit, il est préférable de laisser un peu d’eau au fond du puits. Cette eau dormante et pure nourrit et accueille secrètement une source nocturne... Le matin, dès le réveil, l’écrivain se retrouve au confluent de l’imagination. Il peut se remettre au travail. Les premières lueurs de l’aube éclairent l’itinéraire des mots et de son bureau pour poursuivre son ouvrage en cours. L’itinéraire de sa plume également.

L’acte d’écrire est un acte de confiance... en cette source.

Les riches des ruches

L'Égypte antique croyait que l'abeille était née des larmes de Râ, le dieu solaire. Dotée d'un aiguillon venimeux, un dard rétractile, l'abeille partage sa salive avec l'homme.

Petit rappel du travail de notre ouvrière butineuse : sa trompe pénètre le pistil et aspire le nectar de la fleur mellifère. Elle stocke ensuite ce nectar dans son jabot, « l'estomac à miel ». Elle ne le digère pas. De retour, elle fait transiter par la bouche le liquide sucré dans le jabot de l'abeille receveuse qui l'attend à l'entrée du refuge. La précieuse matière première est ensuite transportée vers les alvéoles. Une transformation chimique a lieu. Le nectar est mélangé avec la salive de nombreuses abeilles. Des enzymes apparaissent qui, sous l'effet de la chaleur, accélèrent le processus de la fabrication du miel dans les logettes. La réserve de miel sert d'abord à nourrir leurs larves et à affronter l'hiver et le mauvais temps. Les abeilles butineuses sont responsables de l'approvisionnement en nourriture de la ruche. Leur vol missionnaire consiste donc à récolter soit du nectar, soit du pollen, produit par les étamines de fleurs. Quand elles s'envolent pour le pollen, elles le compactent sous la forme de minuscules boulettes, qu'elles accrochent aux « corbeilles » de leurs pattes arrière. Une partie de cette poussière végétale reste collée aux pattes. Avant le retour à la ruche, elle se dépose presque accidentellement sur le pistil d'autres fleurs butinées. L'abeille accomplit donc le Grand Œuvre. Son essaim, sa communauté, conjugués à sa passion pour le

travail, en font un puissant levier. Les apiculteurs sont très heureux de récolter le miel sur les cadres mobiles de la ruche, pour satisfaire les papilles gustatives de leurs semblables ! Les abeilles acceptent depuis toujours cette interrelation humaine et animale.

Cette vie communautaire puise sa force dans la cohésion, la paix, l’amour et la joie. Cela force le respect. Son univers est aussi merveilleux que mystérieux. Mais elle représente aussi la force guerrière féminine. L’abeille peut tenir le rôle d’un juge rigoureux en sanctionnant une erreur. La piqûre de l’abeille rappelle même sa nature défensive : se protéger contre une agression extérieure. Pour les animaux et les humains, sa piqûre est douloureuse, voire mortelle...

Depuis trente ans, Jacques et Florence sont apiculteurs en Drôme provençale, dans le village d’Allan. Le récit de leurs péripéties nous enseigne une facette mystérieuse et inconnue de l’abeille : sa vie sociale autorise parfois la visite du genre humain dans la communauté mellifique. Si elle le décide.

Autour de leur ferme, plus de soixante-quinze ruches parsèment leurs champs de lavande et parcelles truffières. Une belle construction en bois, réalisée par Jacques, abrite une dizaine de ruches supplémentaires. Ce petit espace jouxte leur maison. Il communique avec la cuisine par une simple porte. Les abeilles et le couple coulent les jours paisibles d’une bonne cohabitation. Presque naturellement, tout ce beau monde se croise et s’observe, au moment des repas, des activités et de la récolte du miel. Cette bonne entente semble même induire un profond changement comportemental chez les abeilles, en particulier celles des dix ruches proches de la maison.

On constate que le vol des abeilles n’observe plus l’itinéraire habituel pour revenir au refuge. Traditionnellement, ces butineuses n’affectionnent pas les crochets. Cependant, lorsqu’il se trouve sur leur route, Jacques les voit danser autour de lui, sans agressivité. Ce phénomène étrange ne le perturbe absolument pas. Au contraire, cette proximité permet une compréhension mutuelle. Ses amies mellifères montrent également un comportement curieux à l’intérieur de la ruche. Depuis quelques mois, un revêtement doré est visible sur les parois. Cette matière végétale donne l’apparence d’une poudre d’or déposée sur le bois usé. Les pains de miel sont très durs et ressemblent à des petits lingots d’or ! C’est troublant. Une ambiance « or, soleil et abondance » règne au sein des colonies des ruches. Jacques est « aux anges » face à ce phénomène, alchimique selon lui. Il y a bel et bien un message à percevoir. Cette intimité entre les abeilles et Jacques embellit les ruches et la vie du couple.

À la ferme, on effectue depuis bien longtemps les récoltes sans protection. On distingue la reine très facilement. Au moment de la récolte, Jacques voit les abeilles s’agglutiner de manière étrange. Ordinairement, les reines sont plutôt discrètes, au milieu de leur immense progéniture. Mais là, elles montrent à notre observateur un spectacle bien différent. Jacques a même l’impression que ces reines changent régulièrement de position, en traçant des formes bien perceptibles à l’œil nu : triangle, carré et même parfois cœur. Le miel récolté dans ces ruches de proximité offre, en très peu de temps, différentes saveurs. À peine Florence prononce le mot tilleul que le goût de la fleur apparaît quelques jours plus tard dans la substance sucrée. À peine Jacques se soucie-t-il d’un acacia que l’essence gustative en chatouille les papilles linguales en dégustation du miel récolté dans les dix ruches de l’abri.

Un peu avant les grandes vacances, le couple a l'habitude d'accueillir à la ferme des lycéens. Ces groupes viennent de Montélimar et des communes avoisinantes. Jacques présente son univers avec enthousiasme. Les visiteurs sont captivés, à l'écoute de ces deux apiculteurs passionnés. Ils vivent d'incroyables moments en compagnie des ruches d'Allan. La mousse aurifère qui en recouvre les parois intérieures trouble toujours plus les visiteurs. Les plus curieux d'entre eux ont même droit à un vol d'abeilles au-dessus d'eux ! Aucune piqûre, aucune panique n'est consignée dans le *Journal de la main courante des ruches* ! Contacts en douceur, toujours ! Les gens de passage, un peu distants, semblent percevoir un avertissement de la part des abeilles. L'insecte hyménoptère, très social, désire connaître la réelle et secrète intention du visiteur concernant leur protégé maître. Jacques est amoureux de ses abeilles. Elles semblent bien le lui rendre, à voir leur comportement et leur délicatesse.

Au cours d'une visite à la ferme, trois lycéens, David, Yannis et Ethan, peuvent longuement observer les ruches ouvertes.

« Et si c'était vraiment de l'or ce truc, au fond de la boîte, tu vois le pognon que ça ferait ? »

En raison d'un contexte familial particulier, David, Yannis et Ethan n'avaient pas eu la possibilité de suivre une scolarité propice à leur développement personnel. Le passage à l'âge adulte s'annonçait difficile. L'adolescence des trois amis, dans le quartier nord de Montélimar fut régulièrement marquée par des renvois scolaires, des

incivilités, différentes occupations nocturnes et sulfureuses dans les squares. Au fil des années, leurs fréquentations et leurs amitiés transformèrent leurs personnalités. Chacun dut faire face aux difficultés de la vie, en fonction de ce qu’il était devenu. David réussit à prouver qu’illettrisme et jeu vidéo allaient bien ensemble. Le fil invisible qui le reliait à sa manette devenait insécable. Yannis, quant à lui, s’enfermait dans une forme d’égoïsme aigu, voire acide. Face au malheur des autres, il ne réagissait pas. Pire, il considérait ce malheur comme un divertissement. Tout ce qui ne le concernait pas le laissait indifférent. Ses activités consistaient purement et simplement à satisfaire ses envies primaires. Enfin, Ethan tomba dans le piège d’une pensée radicalisée. Il manifestait haine et agressivité à l’égard de cette société qu’il qualifiait de « merde ». Autour de lui ne l’intéressait que ce qui menaçait ou détruisait la paix civile. La perspective anarchique devenait inconsciemment sa quête de sens.

À 16 ans, nos trois compagnons « filaient un mauvais coton » et avaient trouvé confort dans les ténèbres. Les propos échangés au cours de leurs petites discussions trahissaient bien ce qui était devenu malheureusement un style de vie.

Yannis lance la discussion en regardant des selfies, tout juste capturés par son smartphone, trophée récent d’un vol à l’arraché :

« Alors, t’en as niqué combien sur ton jeu hier ? »

– Une dizaine, hier soir. Je suis le roi des tueries. J’étais un putain de PGM¹ ! »

Ethan rebondit :

1. Pro Gamer Master – Joueur professionnel ou qui excelle dans l’exercice d’un jeu vidéo

– Si ça pouvait être vrai, dans la vie réelle... Comme aux États-Unis, on entre dans un lycée... Et bam, on bute tout le monde !

– Ouais, enfin... On aurait une bonne raison d’y aller au lycée là ! Mais bon, si on devait buter tout le monde. Ça m’amuserait cinq minutes et puis après, faudrait se planquer. Ha ha ha, ce serait lourd ! Ça m’empêcherait de pécho de la meuf.

– Bon, les gars, je dois me tirer. Je vais *geeker*.

– Non, attends ... Faut que je vous parle d’un truc.

– Quoi, on va fracasser à Avignon ?

– J’ai mieux que ça ! Vous vous souvenez de la baraque des vieux d’Allan, avec ses putains d’abeilles ? Y a des trucs en or au fond des boîtes à insectes, je suis sûr.

– Oui, mais qu’est-ce qu’on en a à foutre ?

– T’es ouf ? Un peu de tunes ?

– Ouais, mais j’ai pas envie d’aller en *gav* pour trois pots de miel ! »

Ethan exprime son opinion sur un ton plus calme. Plus persuasif, il fait comprendre à ses deux compagnons des ténèbres qu’il faut se décider vite, la ferme allait fermer dans quelques jours, pour les congés d’août :

« Non, mais là, on parle pas de trois pots de miel. Au fond des ruches, c’est bien de l’or ! Je suis sûr ! Les vieux vivent isolés, genre... pas très défensifs. Les keufs sont loin d’Allan. Bon, alors, les mecs, on est chauds ou pas ?

– On est chauds ! On entre chez eux ce soir. On les ligote, on gratte le fond des ruches. S’il faut, on les bastonne un peu. On prend l’or et on se casse ! »

Nous sommes fin juillet, et dans cette partie rurale d’Allan, c’est assez désert. Il est 22 h 45. Les trois mauvais compagnons rôdent, feux éteints, à travers les exploitations agricoles.

Ils se garent dans un recoin de la ferme du couple. Ils cherchent à pénétrer au bon moment dans la maison de Florence et Jacques. Leur plan est simple. Il est convenu de passer par l’arrière de la maison, pour surprendre. Yannis et Ethan neutraliseront le couple, ligoté en deux temps, trois mouvements. David videra de leur or les dix ruches à côté de la maison. L’opération ne devra pas dépasser dix minutes. En gardant le casque sur la tête : professionnalisme oblige ! Retour en trombe sur leur véhicule à deux roues. Un braquage à l’anglaise.

À l’arrière de la ferme, la fragile petite porte ne résiste pas au coup de pied donné par Ethan. Les trois petits escrocs se retrouvent dans le jardin. Derrière le bâtiment, ils longent les fenêtres qui donnent sur une autre petite cour, à l’opposé de la cuisine. Florence et Jacques sont en train d’apprécier une tisane au miel, paisiblement. La porte entre la cuisine et l’abri est ouverte. La fin de soirée est belle. Les cigales se préparent à la nuit.

« Je ne sais pas si on doit poursuivre ces journées pédagogiques... Nos abeilles vont finir par être perturbées. Les enfants sont adorables, mais ces rencontres sont peut-être un peu traumatiques pour nos abeilles. Qu’est-ce que tu en penses, Jacques ?

— Oui, mais tu en es consciente... Ce qui est intéressant à partager, ce ne sont pas les différentes techniques de récolte du miel. Avec ces jeunes, le miel, c’est le prétexte ! Les ruches représentent le monde physique. Les abeilles restent les messagères de la nature ! L’enseignement doit porter sur une autre dimension. Chaque élément, chaque organisme vivant de la nature entre en échange initiatique avec eux.

Si les abeilles devenaient agressives, nous comprendrions le message et nous arrêterions les visites.

— Cette poudre qui ressemble à de l’or, au fond des ruches... ça doit faire jaser, à Montélimar ... »

Jacques termine sa tasse.

« L’or n’est pas toujours constitué de métal. L’or de nos abeilles ne s’amasse pas. Il ne passe pas au tamisage. Il ne peut pas être déposé au creux de la main. Nous empruntons un chemin initiatique si nous parvenons à voir au-delà du végétal de couleur jaune. C’est ça, le message qu’elles passent : “voir au-delà”. Si nous percevons leur bienveillance et leur générosité, c’est gagné ! Elles ont à cœur de transmettre la vie que nous recevons et ce message !

— Waouh, oui ! C’est vrai, mon Jacques ! Quand on apprend que les abeilles doivent effectuer un million de voyages pour obtenir dix kilos de miel, c’est vrai que c’est de l’or, ce miel ! »

Jacques lorgne, en ours gourmand, le gâteau sucré qui accompagne la tisane. Il poursuit :

« Et elles partagent sans compter le miel avec l’humain ! L’abeille n’existe qu’en lien avec ses congénères. Sans les autres, leurs fonctions disparaissent. L’or réside peut-être dans la pureté de l’intention et du soin de l’Autre.

— Oui, c’est ça, l’or ! Et le deuxième morceau de gâteau que tu viens de prendre ! Je t’ai vu ! C’est aussi de l’or en barre. Gourmand ! »

La porte de la cuisine s’ouvre alors violemment dans un fracas ! Ethan entre le premier, suivi de Yannis. David fonce vers les ruches dans l’abri à côté. La surprise immobilise Jacques. Il lui faut quelques secondes avant de réaliser ce qui se passe. Effrayée, Florence pousse un grand cri, au moment du grotesque assaut. David est déjà devant la première des dix ruches. Il se remémore les quelques

abeilles venues se poser sur lui, lors de la visite des lycéens. Il en avait écrasé quelques-unes. Personne ne l'avait vu faire. Il plonge maintenant les mains au fond de la ruche. En quelques secondes, le couple se retrouve grossièrement ligoté avec des tendeurs de bicyclette. Les jeunes ne semblent pas si dangereux. Ils inspirent même une certaine compassion au couple.

Ethan force sa voix pour donner un ordre, malgré son émotion :

« Bon, les vieux... On arrête les conneries. Vous allez nous dire comment on fait pour récupérer l'or qui est dans les ruches, là, à côté.

– Mais quel or ? répond calmement Jacques.

– Eh! C'est moi qui pose les questions. Dis-moi comment on fait pour récupérer la poudre d'or, au fond de tes ruches, le riche ? » lâche-t-il en réplique de mauvais film.

Le couple tente d'expliquer que le lien secret avec les abeilles offre tout « l'or » dont on a besoin, mais que ce n'est pas du vrai or. La production de cette poudre est un phénomène végétal très étrange, sans explication rationnelle. Elle n'a rien à voir avec le vrai métal. Il conseille aux braqueurs de ruches de rentrer tranquillement chez eux.

Ethan et Yannis ne comprennent évidemment pas.

« Les abeilles, on s'en fout. On veut seulement l'or que vous avez planqué dans les boîtes à insectes ! »

Florence et Jacques ne se découragent pas de secouer la conscience des jeunes :

« Les abeilles ne vont pas comprendre votre agressivité, explique Jacques les mains faussement accrochées dans le dos.

– Un coup d'insecticide dans leur face. »

David apparaît soudainement dans la cuisine, en criant :

« Elles me poursuivent, elles me poursuivent, elles me piquent ces saloperies... !

– Mais qu’est-ce qui y’a ! ? hurle Ethan inquiet, tétanisé par l’arrivée en panique de son compagnon.

– Les abeilles, putain, y en a des milliers. Elles me poursuivent... »

David se frotte les avant-bras et le visage, frénétiquement.

Les abeilles commencent à remplir la pièce. Le son des battements d’ailes commence à couvrir les voix des trois jeunes.

« J’ai touché le fond d’une ruche. Y a pas d’or ! C’est de la mousse jaune dégueulasse. De la saloperie de mousse jaune de fleurs. Y a rien du tout là-dedans ! »

Une colonie entière d’abeilles envahit la cuisine. Jacques s’est libéré les mains des tendeurs de bicyclette. Les jeunes viennent de se mettre à terre, face contre sol, en poussant des cris de terreur. Le battement des ailes fait maintenant un bruit assourdissant. Le couple est agenouillé près des trois garçons terrifiés. Encore allongé, Ethan se retourne et regarde le plafond, noir d’abeilles. Il tend la main à Florence, posant sur lui un regard bienveillant. Un gros nuage de pollen se forme sous la nuée d’insectes se regroupant au plafond. Dans l’air, une main invisible semble tracer très distinctement des lettres dans le nuage de pollen

« L’Or est dans votre cœur ! »

Jacques lit le message à plusieurs reprises. Les trois jeunes perdent simultanément connaissance.

« Eh, mais c’est qui le vieux en estafette qui vous a déposés devant le bloc ? Vous arrivez à peine à marcher... » interroge un jeune dans le hall, entouré de sa bande.

David, Ethan et Yannis, hébétés, titubants, s’adosent contre les boîtes aux lettres. Ils reprennent progressivement leurs esprits.

Le jeune poursuit, inquiet :

« Mais vous avez fait quoi les gars, hier ? C’est relou. Vous êtes partis en scooter à la guerre et là, vous êtes claqués au sol, avec un vieux qui vient de vous sortir de son break. C’est quoi le plan ? »

Ethan arrive à peine à remuer les lèvres.

« Quoi mec ? s’inquiète un autre de la bande.

– Tu veux dire quoi ?

– On a... passé... une soirée... à... Allan. C’était chaud.

– Mais c’est quoi les gars, dans votre sac ? »

Yannis ouvre le sac et trois pots de miel de couleur or roulent sur le sol...

La ruche est une magnifique petite usine qui n’embauche que des ouvrières. Cette entreprise de la nature, malgré le nombre impressionnant de colonies, reste à taille humaine : elle n’a de cesse de toucher le cœur de l’Homme.

L’histoire que vous venez de lire remet en question la composition de l’or. De chimique, sa composition devient alchimique... L’orpaillage quitte dorénavant l’exploitation d’alluvions aurifères, pour mener une lutte, personnelle et communautaire, contre les illusions austères.

Avec nos alliées, les abeilles... de quoi suis-je riche ? Quel est mon or ? Quel est le miel véritable ? Qui, parmi les jeunes gens, parmi les adultes, prendra la peine de se

“Moi, Constantin, 181 ans”

baisser pour le ramasser dans *l'âme-à-tiers*, en vraie *matière*
or y faire?

Les trois corps beaux

Le village du Puygiron est une petite merveille perchée en Drôme provençale, à quelques kilomètres de Montélimar. Le climat y est agréable toute l'année. La lumière de l'aube, ou du crépuscule, se mélange toujours harmonieusement au ton chromique des collines douces encerclant le village. L'air tiède de printemps est toujours caressant. Le minéral, le végétal et l'animal forment un mystérieux égrégore proposé aux résidents du lieu. Les oiseaux se baignent dans les fontaines, dans lesquelles aussi s'abreuvent renards et biches. Les villageois, tout autour, y récoltent les truffes et les olives. Les lavandes offrent toutes leurs saveurs enivrantes. Les cigales assurent la décoration musicale de l'été. Un petit coin de paradis comme de nombreux autres en Drôme provençale. À Puygiron, au XIII^e siècle, ses habitants sauvèrent *in extremis* de la destruction politique son magnifique belvédère d'où, à partir de la terrasse circulaire en son plus haut point, la vue s'étend de l'Ardèche aux Préalpes. De magnifiques gargouilles, séparées circulairement d'environ un mètre les unes des autres, viennent donner une dimension parfaitement mystérieuse à cette si belle flèche vers le Céleste, comme l'ont voulu certainement ses concepteurs et bâtisseurs.

Dans ce belvédère, niche tout au long de l'année une toute petite colonie de corbeaux, dirigée par un trio de tête : Zotan, Cortex et Corbac.

Il y a environ vingt-cinq corbeaux dans la colonie, organisée en petite communauté, chacun ayant un lien de

parenté avec l’un des trois corbeaux leaders. Cette petite famille a élu domicile il y a plus de quatre cent ans à cet endroit, et a toujours rayonné en vol de patrouille, à partir du belvédère, sur toute la plaine de la Valdaine.

On dit d’ailleurs que Jean de La Fontaine avait été très inspiré lors de ses pérégrinations provençales, à cet endroit pour sa célèbre fable *Le Corbeau et le Renard*. Les corbeaux sont des animaux tellement particuliers qu’on peut même imaginer que le poète a pu assister à de vraies scènes d’animaux dont il fit simplement le récit.

Certes les gargouilles, perchées à plus de vingt mètres du sol, ne rassurèrent pas vraiment Joanne lors de sa première venue, mais rien n’y faisait, elle était tombée amoureuse du village et de cette petite maison à vendre qu’elle choisit sans aucune hésitation.

Joanne avait 38 ans. De nationalité anglaise, elle venait de vivre un divorce difficile. Elle se sentait aussi coupable que victime du naufrage amoureux. Née en 1965 dans l’agglomération de Yate, dans le sud du Gloucestershire, de parents avocats, également divorcés, elle avait dû choisir, à 13 ans, la cohabitation avec sa maman. Cohabitation rapidement expédiée par la maman et surtout très heureuse que sa fille rencontre son futur gendre parisien, à 16 ans au cours d’un voyage scolaire à Paris... Ce voyage se prolongerait vingt ans par un mariage sans enfant.

Ces vingt ans de mariage et la vie parisienne eurent donc raison de la possible éternité de l’idylle et l’Anglaise décida de venir s’installer seule en Provence pour poursuivre en *home office*, son travail de traductrice et son activité nouvelle d’écrivaine amatrice qui pointait.

Mais Joanne avait emporté dans ses bagages un petit souvenir métabolique d'enfance, qui ne s'était pas fait oublier ces dernières années : son somnambulisme.

Bien que parfaitement endormie, elle se levait régulièrement en milieu de nuit et marchait au gré de la volonté de son inconscient. Pendant ces nocturnes somnambules, elle pouvait ouvrir une porte, descendre des escaliers et errer dans la rue. Il y a deux ans, son mari l'avait récupérée de justesse dans l'ascenseur, juste devant le parking souterrain où était garée leur voiture. La catastrophe avait été évitée de justesse.

C'est sans doute l'une des raisons majeures qui ont perturbé le couple. Le départ de Paris et la connexion à la nature contribueraient peut-être à apaiser « le double nocturne » dans ses envies de mouvements? La seule solution que son mari avait trouvée, pour limiter ces « possibles sorties nocturnes non contrôlées » avant de capituler avait été de fermer à double tour la porte de la chambre à coucher conjugale le soir et de garder la clef sur lui.

Joanne allait vivre seule désormais avec son double nocturne.

La semaine précédente, Joanne avait enfin terminé son emménagement avec la multitude de livres à ranger dans ses bibliothèques. Elle avait retrouvé ses marques. Elle savait que sa nouvelle vie de célibataire en Provence, associée à une désintoxication de la ville, allait parfaitement lui convenir. Quel bonheur! Elle ne s'était pas sentie aussi bien depuis des années. Ses activités se déroulaient désormais au son des cigales et du clic de la souris mêlés. Elle était ravie. Et sous la protection de ce superbe belvédère!

Elle était si joyeuse qu'elle n'avait pas encore remarqué la compagnie des corbeaux qui, eux, l'observaient depuis ses premiers pas dans le jardin, lors de la visite initiale de la maison.

Ce lundi matin à son bureau, en pleine traduction documentaire, émerveillée par le paysage, Joanne avait du mal à se concentrer. La magie de la Provence opérait sur elle.

Elle sentait que ce lieu lui apportait une énergie nouvelle. Sans pouvoir l'expliquer, elle se sentait profondément apaisée, comme si une nouvelle vie l'attendait, bien loin des grésillements divers.

Elle avait bien dormi.

Le système complexe d'alarme intérieure qu'elle avait fait installer sur sa porte de chambre, il y a quelques jours, ne s'était pas encore déclenché depuis son emménagement. Cela fonctionnait simplement pour prévenir de promenades nocturnes non désirées. Un contact de porte relié à une petite centrale de commande sous le lit, elle-même reliée à une petite sirène, posée sur un meuble dans la chambre. Si contre sa volonté consciente, elle ouvrait la porte... la sirène la réveillerait pour la renvoyer illico au lit.

Quelqu'un venait de sonner à la porte. Joanne, tenant à la main une tasse de café chaud, s'était levée de son bureau.

« Bonjour, dit-elle en ouvrant la porte.

— Bonjour Madame, c'est l'entreprise Vallat, j'suis bien désolé de vous déranger, nous réparons actuellement une gargouille cassée en haut du belvédère. La mairie nous a demandé de venir vous voir. Le seul accès à cette gargouille, c'est votre jardin. Est-ce qu'on pourrait passer par votre

jardin pour utiliser notre échelle ? On ferait ça aujourd’hui et demain on récupère l’échelle ?

– Bien sûr, je vous en prie.

– Ce soir, on pourrait peut-être laisser nos échelles, ça ne vous gênerait pas trop ? C’est un peu compliqué à monter et les gargouilles sont à trente mètres quand même.

– Pas de problème, je ne bouge pas, je travaille à mon bureau, alors à votre aise. Vous voulez un café, messieurs ? demanda Joanne en bonne hospitalité anglaise.

– Non merci, madame, on est déjà en retard sur le programme, nous devons attaquer le chantier.

– Et avec toutes ces saloperies de corbeaux qui viennent en haut... on ne sait jamais, ça peut se compliquer, dit l’autre maçon.

– Pourquoi... ils sont gentils ces petits volatiles... il y en a beaucoup en haut ?

– Plus de trente et ils occupent la terrasse de la tour, presque interdite aux villageois à cause d’eux ; et ça fait des siècles ! »

L’autre surenchérit.

« Bon, enfin nous, on est de Montélimar, alors c’qu’on en dit de ces oiseaux de mauvais augure...

– Oh je ne suis pas si sûre qu’ils soient si mauvais que ça, on les diabolise beaucoup...

– On ne vous embête pas plus longtemps, madame... On attaque le chantier.

– Bon courage messieurs... », les encouragea-t-elle.

Cortex avait tout entendu :

« Joanne était bien courtoise avec les corbeaux... », se dit-il.

Après les avoir installées rapidement, les deux ouvriers gravirent les échelles pour se retrouver face à la gargouille mal en point.

Zotan, Cortex et Corbac observaient la progression des

deux ouvriers dans leur réparation.

Les ouvriers ne les voyaient pas, mais eux, ils étaient bien posés sur les bras et la tête de l'archange Michel de la chapelle, juste en face du belvédère, à quelques encablures et à la même hauteur que les gargouilles.

Corbac rompit le silence en langue des oiseaux :

« C'est vraiment malheureux de voir des humains aussi appliqués que ça dans leur travail et en même temps, aussi pétris de préjugés vexatoires pour nous autres les corbeaux. Quand je pense que ce jeune garçon disait à la petite d'en bas que nous étions des oiseaux de mauvais augure ! »

Cortex et Zotan ne réagissaient pas.

« Vous êtes résignés les gars... ? Ou vous êtes fulminants pour ce qu'il a dit... ? Réagissez, croa... ! »

Cortex décocha effectivement un battement d'ailes.

« Ca va Corbac... tu es trop susceptible... En plus, les humains ne sont pas tous des lumières d'accord... ils ne sont pas tous très gentils d'accord... Mais ce jeune garçon travaille bien et il est pas responsable des histoires qu'on lui raconte... On peut pas lui demander d'écrire un poème sur nous ! Déjà, s'il répare bien la gargouille, c'est bien...

— D'accord, mais quand même... »

Les trois corbeaux se regroupèrent sur une corniche de la chapelle, observant toujours les deux ouvriers affairés à faire couler le ciment dans la brèche ouverte du monstre minéral.

« Ce qui m'inquiète le plus, en bas, c'est la nouvelle petite dame... Je sens que quelque chose ne va pas... Elle est adorable cette petite. Elle a une plume à la main toute la journée. J'aime bien, vraiment. D'ailleurs je sens qu'elle pourrait écrire pour nous, comme Jean... par exemple. »

Zotan ne put s'empêcher.

« Une plume de quoi... ? Croa, croa, croa ! », riait-il...

Un battement d'ailes collectif confirma la gâté du trio.

« Bon... elle t'inquiète comment ? reprit Cortex.

— Je ne sais pas. Son système d'alarme dans sa chambre, son sommeil perturbé... Et puis les vibrations, tu sais bien, l'humain ne peut pas nous mentir. Nous sommes son volatile, son subtil, alors dans l'air, il y a quelque chose qui m'inquiète... Un peu comme une deuxième personne en elle... Mais en même temps, je me sens proche d'elle... J'ai envie de la protéger.

— Comment tu sais pour le système d'alarme ? demanda Cortex, concentré de noirceur.

— J'ai posé la question à notre ami et roi des labyrinthes souterrains... Avec accès direct dans la chambre, il est allé voir pour moi... Enfin, il est allé voir... J'ai vu... par ses yeux, il ne s'en est même pas aperçu en fait, le mulot.

— T'es un sorcier, Corbac... Pauvre mulot...

— Dis donc ! J'estime que c'est pas bien méchant une petite mission de voyance téléguidée de temps en temps... On ne l'attaque même pas ! Il le sait. C'est ça, le pacte de Puygiron avec le mulot. C'est comme la trêve de La Fontaine quand les animaux ont soif. Et puis, je ne suis pas un sorcier ! Tu sais bien que dans ma lignée, j'ai eu un grand-oncle qui avait été apprivoisé par un sorcier, c'est tout... Grand Tonton était utilisé souvent pour que le sorcier voie par ses yeux en des lieux non atteignables autrement que par les airs. Alors franchement, je peux faire ça de temps en temps avec de petits mammifères, c'est toujours pour la bonne cause.

— Pas faux Corbac, intervint Zotan, moi aussi je l'aime bien cette petite et un système d'alarme intérieur dans une chambre, relié à rien, comme ça, c'est bizarre. Mais j'ai une petite idée, surtout avec les médicaments que j'ai aperçus sur la table...

— Ah non, mais les gars, faudrait peut-être vous détendre... Toi aussi Zotan, tu l'as espionnée ? croassa

Cortex...

– Non mais moi aussi, je sens qu’il y a un truc qui ne tourne pas rond ! »

La journée se déroula normalement pour tous. Les oiseaux vaquèrent à leurs survol et observation habituels de la plaine de La Valdaine. Les maçons réparèrent la gargouille et Joanne rédigea sa traduction du jour.

En fin d’après-midi, une nuée d’une dizaine de corbeaux, de retour, se posa sur trois ou quatre gargouilles du belvédère. On entendit les cris des deux maçons :

« Saloperies ! hurla l’un des deux.

– Ils ont failli te faire tomber, disait l’autre. Ils veulent se venger... Tu n’aurais pas dû dire que c’était des oiseaux de mauvais augure ce matin. Ils vont nous attaquer !

– Attends, tu vas quand même penser que ces oiseaux nous ont entendus ce matin, qu’ils nous ont compris et veulent nous faire peur ?

– Ben, je me demande...

– Bon, allez, on descend et on viendra récupérer les échelles demain. »

Joanne les attendait sur la terre ferme en souriant. Elle avait vu la panique des deux garçons.

« Bon, messieurs... faudra penser à être plus gentils avec les corbeaux à l’avenir..., plaisanta Joanne.

Cortex avait observé la scène humaine.

– Elle me plaît aussi cette Joanne..., croassa-t-il tout doucement.

Les trois corbeaux rejoignaient le reste de la famille sur le belvédère.

Le crépuscule naissait.

Une conversation s’était ouverte entre Corbac et un jeune corbeau. Corbac était fatigué de la journée de vol et d’observation en tous genres.

– La petite fête est à quelle heure ?

– Ben tout le monde est là... ça ne va pas tarder.

– C’est quoi le sujet déjà ?

– Ben la fête de Saint-Jean...

– Ah oui, c’est vrai.

– Hommage à ce saint homme qui a compris avant les autres que les animaux communiquaient entre eux en langage humain, avec une conscience parfois plus aiguisée que celle des hommes mais toujours plus silencieuse.

– Quand je pense encore à cette fable qu’il a rédigée en haut de ce belvédère :

Le Renard s’en saisit, et dit : mon bon monsieur, apprenez que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l’écoute, cette leçon vaut bien un fromage, sans doute, le corbeau honteux et confus, jura, mais un peu tard, qu’on ne l’y prendrait plus.

– Ah oui, c’est vrai..., intervint Zotan. C’est important de se rappeler ça tous les ans à la Saint-Jean... Nos petits corbillats doivent savoir ça, les humains pensent que le corbeau chante mal. On est discret, c’est tout... et on râle plus qu’on chante, mais c’est normal, on a du boulot...

– Oui, mais c’est pour ça qu’il existe la Saint-Jean-de-La-Fontaine : pour se rappeler à la réalité de nos missions et de nos comportements à observer, toujours, partout.

– Passeur d’âmes... On ne le répète pas assez : manger un peu de chair de morts, voire pour le compte de sorciers, avoir une belle voix de crécelle... Ben oui, on n’a pas choisi, on ne peut pas être tous des piverts à taper dans l’arbre, comme des débiles, toute la journée... Chacun sa mission, que le Grand Architecte nous a assignée ! »

Le corbillat poursuivit :

« C’est vrai, mon oncle, que ce pauvre renard mit deux jours à comprendre que le fromage était empoisonné ? Pourquoi déjà... ?

– Cortex... tu peux répondre s’il te plaît... ? Chaque année, je répète le truc... »

Cortex reprit :

« Le renard volait depuis des mois ce pauvre éleveur de vaches de la vallée à Monboucher-sur-Jabron... Il fallait arrêter ça. Et ton arrière-arrière-grand-père a eu l’idée d’empoisonner le fromage... pour aider ce pauvre éleveur de vaches sans le sou et faire cesser définitivement les méfaits de ce renard sans foi ni loi... L’animal fourbe fut donc mis hors d’état de nuire, avec la dose de mercure qui avait été injectée dans le fromage par un membre de notre famille au service d’un alchimiste du coin. »

Et le petit corbillat de reprendre en chantonnant :

« Et le renard, bien mort, ne put pas jurer ni chanter... et on ne l’y prendrait plus jamais à voler le pauvre fermier... *croa, croa, croa...* »

Corbac conclut la leçon :

« Monsieur Jean avait voulu tracer, dans son récit, enfin dans sa fable, que le corbeau chantait mal... Pour cacher la réalité de nos pouvoirs de passeurs d’âme, c’est bien... Et tous les ans, on le fête pour ça !

Pendant ce temps, en bas dans le jardin, Joanne félicitait les deux maçons pour leur bon travail de la journée. Ils étaient déjà dans leur camion, la nuit se préparait à tomber. Les lumières de la maison étaient allumées et les corbeaux jouaient au conseil des rats, en haut du belvédère de Puygiron, sans les rats... Leur fête de Saint-Jean-de-La-Fontaine battait son plein. Quelques bouts de pizza récupérés dans une poubelle du restaurant *Les Hospitaliers* au Poët-Laval dans l’après-midi et une vieille bouteille de jus d’orange éventrée. Un autre corbeau

avait rapporté une petite bouteille d'encre de chine de marque *Montblanc* : toute la petite famille s'était moquée tendrement et avec affection de lui. Les corbeaux ont de la mémoire... et ce genre de petit banquet-souvenir leur permettait de transmettre.

Quelques heures plus tard, tout le monde dormait : humains et animaux, à la tête et au pied du belvédère.

Après s'être assise trente secondes sans bouger au bord de son lit, les yeux toujours mi-ouverts, elle se leva. Les mains souples et pendantes, elle traînait ses pieds au sol. Elle avançait tranquillement vers la porte. Elle avait enclenché avant de se coucher, quelques heures plus tôt, son système d'alarme. Elle posa la main sur la poignée et allait tirer la porte vers elle. Mais en un instant, comme guidée, elle détacha la main de la poignée de porte et recula tout doucement, toujours dans le noir. Elle s'orienta comme un automate intelligent vers la centrale... ! Elle désamorça le système tranquillement et sortit de la chambre toujours endormie ! Le stratagème de Joanne contre Joanne n'avait pas fonctionné ! Joanne avait gagné ! La promenade nocturne pouvait se faire. La marche se poursuivit dans la maison, toutes lumières éteintes...

Les yeux toujours à moitié clos, elle ouvrit la porte arrière de la maison, traversa la cour et se retrouva au pied des échelles.

Dans un bruit métallique qui fit sursauter la famille de corbeaux, elle commença à gravir les échelons de l'échelle.

Corbac, Zotan et Cortex tournoyaient déjà autour d'elle en rapaces bienveillants, quand elle arriva au niveau des gargouilles. Ils étaient concentrés et énergiques. La famille de corbeaux les regardait faire. Le trio pilote voulait comprendre et agir vite.

« Zotan..., croassait Cortex.

— Mais croa ?

– Elle va tomber...

– Je sais. Et je n’ai pas envie de passer son âme...

– Oui, ce n’est pas le moment ! Son heure n’est pas arrivée...

– Je sais ! hurlait Corbac en tournoyant autour de l’escaladeuse, toujours endormie et avec un pied déjà posé sur une gargouille.

– Croa de non !!!

– Il faut agir ! s’énervait Cortex. Vite, vite ! »

Et dans l’instant, Joanne se redressa en parfait équilibre sur la gargouille. Toute la famille de corbeaux retenait son petit souffle à quelques centimètres d’elle.

Le trio accélérât son tournoiement énergiquement.

À trente mètres au-dessus du sol, la mort rôdait mais les corbeaux n’étaient pas « en service commandé » pour cela, bien au contraire. Donc, ils allaient aider... Mais comment ?

La belle endormie, athlétique, mue d’une force surhumaine, leva une jambe. La situation devenait critique : Cortex, Zotan et Corbac étaient déchaînés. C’était une question de secondes désormais avant que Joanne n’avance dans le vide et pose son pied sur une gargouille invisible.

Cortex fit un signe à Corbac et Zotan et ordonna la manœuvre.

Les trois corbeaux s’agrippèrent mutuellement les pattes, et en un battement d’ailes frénétique, opposèrent leur attraction dans trois directions différentes. Comme magiquement et apparaissant de nulle part, « une marche de plumes noires » venait de se glisser sous le pied de l’humaine endormie cherchant déjà à se poser dans le vide. Le pas suivant vint trouver la seconde réelle gargouille et les corbeaux recommencèrent la manœuvre plusieurs fois.

Au bout de quelques minutes et actions répétées, les pattes ensanglantées, dans un effort ultime, les trois

corbeaux courageux réussirent à projeter Joanne sur la plateforme centrale. Elle retomba sur ses genoux. Après quelques minutes, parfaitement immobile, elle saisit une plume de corbeau au sol et le petit encrier *Montblanc* à côté d'elle. Elle trempa la plume dans l'encrier et commença, les yeux fermés, à écrire, écrire, et encore écrire... dans le vide...

Cortex fit un piquet sur la place de la mairie pour y arracher quelques feuilles d'informations municipales. Il les agrippa, remonta vite et les tint à bout de pattes devant elle, toujours en gestuelle d'écriture. Les inscriptions se faisaient sur le papier.

Le corps de Joanne s'était trouvé mécaniquement une position plus confortable et elle écrivait, feuilles posées au sol, un texte presque hiéroglyphique... Tous les corbeaux s'étaient relayés pour détacher toutes les feuilles d'affichage municipal possibles du secteur, et jusqu'au petit matin, l'acte de création somnambulique eut lieu, dans un geste d'écriture mystérieusement rapide.

Les trois volatiles étaient restés près de Joanne toute la nuit, silencieux, heureux, se relayant pour l'approvisionner en feuilles de papier. Ils la regardaient faire, ils étaient un peu amoureux...

Aux premières lueurs du jour, les trois petits chevaliers volants l'avaient aidée délicatement, presque tendrement, toujours endormie, à rejoindre sa chambre que monsieur Mulot, aux ordres de Cortex, avait surveillée toute la nuit, en l'attendant.

À son réveil, Joanne ne se souvint évidemment de rien.

Mais toutes ces plumes de corbeaux... partout dans la maison !

Sur la table de son salon, un tas de feuilles sales, cornées et poussiéreuses.

Elle s'assit à la table et commença à lire. L'univers sorcier

d’Harry Potter !

Le premier chapitre était couché sur le papier, écrit à la perfection : « *Harry Potter and the Philosopher’s Stone* ».

En observant les échelles posées contre le belvédère, elle subodora le rôle des corbeaux dans le phénomène d’écriture somnambulique dont elle était l’objet.

Joanne J. K. Rowling remporta l’année suivante de nombreux prix littéraires, notamment les prix Hugo, Locus et Bram Stoker.

Le succès planétaire de son heptalogie romanesque, des films adaptés ainsi que des produits dérivés de Harry Potter lui permirent d’acquérir une fortune considérable, dont une partie fut régulièrement reversée à de nombreuses associations caritatives luttant contre la maladie et les inégalités sociales.

Son univers sorcier et des « animaux fantastiques » a toujours été un mystère d’inspiration pour le monde entier.

Zotan, Corbac et Cortex sont toujours proches d’elle aujourd’hui, vraisemblablement.

Tango et la leçon de vie

Quelle région admirable ! J'ai passé une heure étendu sur l'herbe devant ma maison, sous l'énorme pin qui la couvre, l'abrite et l'ombrage tout entière. J'aime ce pays de Dieulefit et j'aime y vivre parce que la nature y présente ses profondes et délicates racines, qui attachent en force et en beauté les hommes et les animaux à leur terre.

À 10 h 30 ce matin, j'ai entendu des bruits de sabots sur le sentier qui longe ma maison. Une ambiance un peu fiévreuse flottait dans l'air. Je n'y ai pas prêté plus attention que cela. L'idée de chevaux et de cavaliers en promenade me suffisait.

En Drôme provençale, les collines flirtant avec les moyennes montagnes offrent de nombreux plateaux de prairie, magnifiquement exposés et regorgeant de points d'eau. Il n'en fallait pas plus pour que se développent des hardes paisibles et heureuses de chevaux en liberté. Les quelques propriétaires supposés de ces « ex-animaux possédés » se sont fait une raison : la raison du cheval libre est la plus forte. Pied-de-nez à l'évolution des grandes villes toujours un peu plus liberticides, autant pour les hommes que pour les animaux.

Je me demande si la petite cavalcade de ce matin était en lien avec ces chevaux sauvages. Non, ce n'est pas possible ! Les gens du village m'ont déjà raconté que parfois, de manière inexpiquée, quelques chevaux sauvages parcouraient les trois ou quatre kilomètres les séparant du village par des sentiers « himalayens » de montagne, et se retrouvaient dans les rues du

village, semant une petite panique. C’était en général la gendarmerie, accompagnée de vétérinaires, qui, à ces moments rares, parvenait à rétablir le calme en réorientant à la méthode « basque » les chevaux vers leurs plateaux au-dessus du village. Mais enfin, ça arrive tous les quatre ou cinq ans !

Les gens du pays, en particulier les anciens de Poët Laval, prétendent que les chevaux sauvages ne descendent jamais pour rien. Les incrédules affirment que ce sont de simples bêtes écervelées aux chemins perdus, mais les vieux habitants du village, proches de la faune comme des chamanes amazoniens, jurent qu’à chaque descente, les chevaux sauvages ont une raison.

Mon voisin Arnaud est un être d’une sensibilité rare. Je n’échange que très peu, parce qu’en Drôme provençale, on se voit, on se sent, on se ressent. Nul besoin de grandes tirades quotidiennes pour comprendre et percevoir les gens. C’est, à mon sens d’ailleurs, la principale différence dans les relationnels de ces mêmes grandes villes et ses lourdeurs communautaires égotiques et bavardes. Vivre dans l’arrière-pays drômois, c’est partager un isolement choisi. C’est regarder dans la même direction sans « trop » rompre le silence. C’est partager un respect et un langage avec la nature, donc avec sa faune et sa flore.

Arnaud est dentiste, il vit seul dans une maison fondue dans la forêt à flanc de colline et au pied de ces chemins sinueux amenant aux plateaux « magiques ».

Son cabinet dentaire est au milieu du village et son activité ne lui laisse pas beaucoup de temps pour s’occuper de ses amis. Deux amis, fidèles, silencieux et calmes. Tango, un cheval de 7 ans, qu’il a hérité de son père et qu’il a installé dans une pâture ombragée contiguë à sa maison. Tango est en compagnie de Bingo, un âne de 2 ans qui a rejoint la famille l’année dernière.

Arnaud partage un peu de temps, tant qu’il peut, le soir, avec ses deux amis. Un peu de temps... de regards et de silences complices. Tous les jours, il les nourrit et observe leur vie de couple. Tango et Bingo se supportent amicalement, en se souciant communément de leur maître, tout le temps.

Bingo est ténébreux, il râle souvent. Il fait trop chaud, il brait. Il fait trop froid, il brait. Il s’ennuie, il mordille un arbre. Il est fatigué, il s’endort en se plaignant. Mais il est fidèle à ses amis. Il regarde avec bienveillance son ami Tango toute la journée, en se demandant pourquoi lui est un âne râleur et assez laid, quand Tango, à crinière argentée et majestueuse, de son mètre soixante-huit au garrot, a reçu toute la chevaleresque beauté du noble cheval. Mais il ne lui en veut pas, il est fier de partager l’enclos avec ce beau cheval.

Arnaud fait ce qu’il peut. Tango et Bingo le savent bien. Il n’a pas grand monde dans sa vie en dehors de son travail : il est généreux et altruiste. Alors certes, il est peu présent, Tango et Bingo aimeraient le voir plus, mais c’est déjà bien. Ils sont là tous les trois, et le peu de temps que le maître vient les voir, est un cadeau de la vie !

Il y a quelques années, Arnaud montait Tango. Mais aujourd’hui, le développement de son cabinet ne lui laisse plus le loisir de pouvoir dignement et régulièrement pratiquer l’équitation privée avec Tango.

Alors Tango et Bingo passent de longues journées et nuits dans leur enclos. Enclos très sécurisé et électriquement protégé, pour éviter des rencontres stressantes pour les deux amis : les sangliers, belettes, renards et autres habitants de la forêt, un peu trop curieux parfois, peuvent indisposer la quiétude de Tango et Bingo. Arnaud a donc renforcé de plus en plus la clôture de la pâture.

« Tu as vu Arnaud ce matin ? demanda Bingo à Tango.

– Non, je crois qu’il était encore pressé, le pauvre, il ne vit plus qu’à travers ses patients ! Qu’est-ce qu’il me manque notre propriétaire. Moi, je pensais qu’il me caresserait plus souvent. Les voisins disent que je brais un peu trop... Mais moi, je suis triste, alors qu’est-ce que je dois faire ? Me taire en plus... ? Alors je brais, et encore, et toujours ! Arnaud... tu me manques !

– Tu sais bien qu’il est très occupé mais qu’il nous aime quand même.

– Oui, je le sais... mais lui, il ne sait pas tout...

– Quoi, par exemple ?

– Ben qu’on parle la langue des humains, par exemple.

– Oui, effectivement.

– Ensuite, poursuit Tango, je m’interroge de plus en plus sur les messages que je reçois des plateaux depuis ce matin.

– Ah oui, les Echos des Sabots ?

– Ne te moque pas Bingo, tu sais que c’est très sérieux, et c’est pour aujourd’hui !

– Tu ne vas quand même pas me laisser tout seul, nom d’un âne ! ?

– Bingo, je dois me conformer aux règles. Mes congénères m’appellent, le moment est arrivé et chacun doit contribuer, c’est mon tour.

– Bingo, es-tu déjà monté aux plateaux ?

– Ben non, je n’ai jamais eu le droit.

– Moi j’y suis allé, une nuit, sans qu’Arnaud soit au courant. Eh bien, au premier sabot posé, on comprend que c’est un monde à part, qu’il est empli de magie, et que nous avons tous une mission en ce bas monde.

– Si tu le dis ! »

À cet instant précis, trois chevaux noirs firent irruption dans le chemin devant l’enclos. Regards déterminés, postures cambrées puissantes : en quelques coups de

sabots, le portail d’Arnaud explosa en trois morceaux. Tango était subjugué par les trois « mages » apparaissant, aussi puissants que beaux de liberté. Bingo était sidéré : chaque seconde écoulée lui semblait durer une heure, tout était au ralenti. Bingo pensait à Arnaud, mais qu’allait-il dire ?

Et Arnaud apparut également de l’autre côté de la pâture, côté maison.

Il était revenu ce matin-là pour prendre une aspirine, comme il ne le fait jamais, puisqu’il n’a jamais mal à la tête ! Il avait un verre d’eau à la main, et tenait son front avec l’autre. Il poussait de grands cris silencieux. Il venait d’assister à l’arrivée des trois chevaux majestueux et était spectateur de l’« exfiltration » de Tango par trois congénères des plateaux, déterminés à accomplir leur mission implacablement.

Les yeux emplis de larmes, le cœur serré, il criait, mais aucun son ne sortait de sa bouche.

Tango entendait les mots du cœur de son maître, en silence, dans le vacarme des coups de sabots contre le portail en bois déjà réduit en miettes.

— Je t’aime, Tango.

— Je t’aime, Arnaud.

— Tu es sûr que tout ira bien là-haut ?

— Oui, Arnaud, ne t’inquiète pas, tout ira parfaitement bien. Les autres chevaux veilleront sur moi et ils vont m’expliquer ma nouvelle vie et ce que je dois y faire. Et c’est écrit.

— On se reverra ?

— Assurément, je t’enverrai des signes, directement ou indirectement, et je viendrai de temps en temps tourner autour de la maison dans le silence, et la nuit bien sûr. Je veux aussi revoir Bingo.

— Et moi, si je veux te voir ?

- Promène-toi sur les plateaux, je viendrai te voir.
- C’est loin, mais je viendrai.
- Et si des humains que tu connais viennent, ils ne pourront pas me rater et ils te parleront de moi.
- D’accord Tango !

Les quatre chevaux s’élancèrent ensemble, en un éclair, sur le chemin longeant la maison, et disparurent dans le virage ascendant en direction des plateaux.

– Vous êtes beaux...! Soyez libres! Moi, je reste pour Arnaud, il sera trop malheureux si nous partions tous... Et puis, peut-être que j’arriverais pas à suivre, alors... »

Bingo, entre deux sanglots sincères, revenait à la réalité darwinienne.

Allongé sous mes pins, j’entendis donc cette cavalcade de retour aux plateaux, sans me douter une seconde de ce qui se jouait.

Loin de ce que je croyais être une promenade courtoisement sportive, en pantalons serrés et bombes de velours, ce que j’entendis était un acte de liberté aussi fort qu’inexplicable.

Le même soir, revenant d’une course au village et Arnaud de son cabinet, nous échangeions, de voiture à voiture, dans le chemin.

C’est là qu’Arnaud me conta la journée et le départ de Tango.

Il était triste. Le cœur serré, il me disait être sûr de revoir son cheval et que loin d’en vouloir à Tango, il le remerciait de lui avoir montré une forme de chemin de l’Essentiel.

Les guides et les sages ne sont pas tous habillés de blanc et ne s’expriment pas tous l’index levé. Un cheval peut enseigner aussi. C’est ce qu’Arnaud avait compris et qu’il avait envie de me dire. Je partageais ses idées et le sentais vivre l’affranchissement de Tango comme si c’était le sien, ici et maintenant.

Quelques semaines plus tard, j'emmenai un groupe d'amis parisiens sur les plateaux à la rencontre hypothétique de chevaux sauvages. Je les prévins que la probabilité d'en rencontrer était très faible, et qu'après trois heures de montée, les promeneurs, revenaient souvent bredouilles, sans souvenir et sans photo.

Rien n'était moins sûr que de voir les chevaux... Mais la quête et le chemin sont parfois plus intéressants que le résultat.

Après trois heures harassantes à gravir les chemins caillouteux, nous atteignîmes les plateaux.

« Regarde, il y a du crottin ! » s'exclama un ami.

Je n'eus pas le temps de lui confirmer la possible présence de chevaux qu'en relevant la tête, je vis une harde d'une trentaine de chevaux, à quatre-vingt mètres, broutant paisiblement.

Je fus sous le choc, tous comme mes amis. À l'unisson, nous nous exclmâmes :

« Quel cadeau ! Quelle récompense ! »

Nous vivions la scène comme une rencontre avec des extraterrestres.

Nous regardions les chevaux, crinières au vent, comme si nous n'en avions jamais vu. Mais ce n'étaient pas les chevaux qui nous troublaient le plus. C'est cette énergie du groupe et cette joie de liberté émanant de la harde.

« Qui a un téléphone ?

— Moi !

— Passe-moi le vite ! »

Je composai frénétiquement le numéro de portable d'Arnaud.

« Arnaud ?

— Oui ?

– Comment est ton cheval ?

– Il a les sabots entourés de blancs, il est de couleur marron brillant, oui, il a une crinière gris argenté ! hurlait-il dans le téléphone.

– Il n’aurait pas une tache blanche sur le museau ?

– Si !

– Je t’envoie une photo maintenant, avec le téléphone !

– Oui, je l’ai, c’est lui, c’est sûr ! Je le reconnais ! C’est MON TANGO ! »

J’entendis Arnaud fondre en larmes au bout du portable...

« Tango, mon ami il me l’avait dit... qu’on se reverrait..., dis-lui que je l’aime !

– Je lui dis !

– Dis-lui que je suis heureux qu’il ait retrouvé la liberté.

– Je lui dis !

– Dis-lui que je suis heureux d’avoir vécu sept ans avec lui.

– Je lui dis, il me dit qu’il t’aime aussi et qu’il te remercie d’avoir tout compris. »

Cinq magnifiques chevaux entourèrent Tango, le placèrent au centre de la harde. Je n’arrivais plus à le distinguer parmi les autres chevaux désormais, et ils se mirent tous à galoper, sur les plaines devant nous.

Nous étions heureux, Arnaud, mes amis et moi, d’avoir compris le message de Tango !

Liberté et Amour sont des mots qui résonnent toujours en nous depuis ce jour heureux des hauts plateaux.

Un bug égotique

Le monde de l'entreprise est le théâtre de bien des confrontations et de missions éprouvantes, des bugs en tout genre. De jeux, même. La convention du travail prévoit une visite médicale à l'attention des salariés. La santé et le bien-être restent prioritaires. Mais un étrange paradoxe subsiste : l'entreprise ne parvient pas à déceler les bugs relationnels, malgré la capacité analytique d'un égotisme bien présent... Égotisme rimerait-il avec égoïsme ?

Je me prénomme Patrick. Ce matin, j'ai rendez-vous avec le médecin de l'entreprise. Rien de grave. La loi du travail oblige le salarié à une visite médicale annuelle. Je me prépare tranquillement. Je dois partir dans cinq minutes. L'an dernier, il est vrai, on a diagnostiqué une hypertension chez un collègue travaillant au service comptable. Parvenu à un stade critique, il ne s'en rendait plus compte. Le médecin lui prescrivit une semaine d'arrêt. Je ne l'ai cependant revu que deux mois plus tard. Le pauvre ! Effleurer la pensée de l'hypertension le stressait déjà. Il ne s'en sortait pas. Les nombreuses visites de contrôle le minaient encore plus. En « bon geek », il passait son temps à chercher les meilleures applications et divers mesureurs de tension sur le Web. Il utilisait constamment son smartphone comme outil d'auscultation personnelle ! Systématiquement, sa pression artérielle passait donc en hypertension, si bien qu'il renouvelait une semaine d'arrêt. Un cercle vicieux. Cela a finalement duré deux années avant qu'il soit déclaré inapte au travail.

Moi, je suis contrôleur de gestion au sein de l'entreprise Gérard. La société compte parmi les plus gros transporteurs sur le plan national. Son siège social est à Valence. Elle embauche plus de deux mille trois cents salariés et dispose d'une flotte de plus de quatre cent cinquante camions. Mon charismatique patron, Pierre-André Gérard, est le petit-fils du fondateur. Il gère l'entreprise d'une main de fer dans un gant de velours. Le fer est au contact des employés. Sa garde rapprochée et la clientèle bénéficient, quant à elles, du velours. Enfin, garde rapprochée... Il faut éviter la guerre! La garde deviendrait rapidement une compagnie de poules complètement folles. Un gallinacé se démarque tout particulièrement : Kevin, le directeur des ressources humaines! En voilà, une vedette! Kevin s'est perdu dans l'entreprise Gérard, après une expérience de mannequin *low cost* pour la chaîne de prêt-à-porter *Devred*.

C'est le genre de gars qui sourit quand on le regarde, et qui reprend son air con dès qu'on détourne les yeux. Insupportable à vivre. On a l'impression de parler à un phasme hypocrite d'un mètre soixante-dix.

Je me souviens d'un matin de décembre, l'an dernier. En sortant d'une scierie nocturne, enfin une discothèque spécialisée dans l'enterrement de vie de garçon, une affreuse gueule de bois s'empara de moi. À 6 heures du matin, j'eus vraiment la sensation de quitter mon propre enterrement. À 10 heures, planté devant la machine à café, je sommai mes mains de réaliser deux tâches urgentes. L'une eut la responsabilité de faire dissoudre dans un verre un comprimé Efferalgan 1 000 mg. Le petit bouillonnement

produit dans l'eau me fit mal à tête. L'autre main inséra une pièce de monnaie dans le juke-box. Non, dans la machine à café. Le DJ de la discothèque m'avait-il suivi à la cafétéria ? J'en eus l'étrange sensation. Durant quelques minutes, ma perception des cinq sens disparut. Je peinaï à trouver la touche « café court ». Kevin, assis à la table centrale, me toisa avec un petit air de chacal affamé du haut de son tabouret :

« Alors, Patrick, t'as pas l'air en forme ! »

Je ne répondis pas, par stratégie d'évitement du classique :

« Monsieur, j'insiste pour en prendre une ! »

« Non vraiment, tu devrais faire gaffe. Je peux te dire que si on voit quelqu'un affaibli sur son lieu de travail, on se pose des questions. »

Je ne répondis toujours pas dans l'espoir d'entendre son téléphone sonner. Il aurait ainsi disparu, tel un démon qui, en quête de sa proie, abandonne et rentre bredouille. Mon café mit une éternité à remplir le gobelet. La scène fut surréaliste, donnant l'impression d'une vie au mouvement ralenti. Juste derrière moi, une présence invisible me harponna. La machine me livra gentiment le café. Kevin escagassa à nouveau son interlocuteur :

« Patrick ? Patrick, allô ? »

Je décidai de rompre mon silence, tout en manipulant la machine.

« Quoi, Kevin ? Tu peux me laisser tranquille avec tes conneries ?

– Eh oh, dis donc ! Je suis DRH. C'est normal que...

– C'est normal que tu me les casses ? l'interrompis-je.

– Je trouve que tu te permets...

– Tu ne trouves rien du tout. Tu me laisses tranquille. »

Je tentai de m'exfiltrer de la cafétéria pour écouter cette discussion hautement spirituelle avec l'ex-mannequin de

l’enseigne Devred. Mais Pierre-André déboula au même moment.

« Kevin, je vous cherchais. Où est la liste mensuelle des accidents du travail ? J’ai un *call* dans cinq minutes avec l’Inspection du travail et je n’ai pas les informations. Bougez-vous !

— Oui Monsieur Gérard. Je suis venu voir Patrick. Il vient de me dire qu’il ne se sent pas bien. »

Sur le point de me barrer, j’anticipai un costard taillé sur mesure par mon adversaire, le phasme. Je stoppai net.

« Qu’est-ce qui se passe Patrick, vous allez bien ? » lança Pierre André.

Avant de répondre, mon esprit me rappela à une certaine prudence par l’analyse. Saloperie de Kevin. Je n’avais pas envie de ça. Mais bon, Pierre-André, je me méfiais. L’ours avait l’air bienveillant. Je le savais bien capable, un jour ou l’autre, de m’arracher un membre. Exsangue et seul dans un couloir de l’entreprise, je n’aurais reçu aucun soin de quiconque. Je ne me faisais aucune illusion. L’an dernier encore, une conversation avait mis un peu d’animation dans cette même cafétéria. Un gars, en période d’essai, avait cru bon de lui répondre sèchement. Il lui avait en effet adressé une remarque concernant sa posture, quelque peu « avachie » à l’accueil de l’entreprise. Le jeune lui avait rétorqué que rien ne l’obligeait à la posture du légionnaire, dans un garde-à-vous permanent. Le soir même, il se connectait sur LinkedIn pour trouver un autre job. Sans avoir à passer par la « case » prud’hommes !

J’osai enfin ma réponse :

« Oui ça va. Un peu fatigué, mais rien de grave... »

Le phasme de chez Devred surenchérit :

« Moi, non, je n’ai pas l’impression. J’essaie de savoir ce qui se passe. Patrick ne me répond pas, il est figé devant la machine à café. »

L’ambiance inaugura en un éclair une nouvelle ère glaciale.

« Kevin, il ne se passe rien.

— Ah bon ? Moi, je fais juste mon travail. Je veux vérifier que tu te sens bien, c’est tout !

— Bon Kevin, vous venez ? J’ai besoin de ce document, maintenant ! »

Kevin réussit donc à instrumentaliser mon mal de tête, à cette fin utilitaire : justifier sa présence en tentant de me « sectionner » la carotide. En rejoignant mon bureau à l’étage, j’en tirai une conclusion. Dans une entreprise, des Kevin, il y en avait à tous les coins de cafétéria. Qu’il fallait s’en méfier, autant que les enterrements de vie de garçon. La garde rapprochée de Pierre-André comptait deux ou trois personnes du même acabit. Le groupe avait la même propension à s’inviter dans tous les événements de l’entreprise. Cette indécente manière d’agir garantissait sa bonne image aux yeux de la hiérarchie.

Delphine, notre directrice financière, montrait également des compétences particulières dans ce « management participatif ». Jusqu’à l’incident informatique, en tout cas. Il y a quelques mois, une réunion se tenait avec le staff directionnel. Ce jour-là, ma mission consistait à présenter un tableau trimestriel de performances. Delphine, qui ouvrit la réunion, parlait d’une voix nasillarde, voire « nazi-yard » :

« Bien ! La réunion peut commencer ! »

Une quinzaine de collaborateurs étaient présents, parmi les services commerciaux et exports.

« Je tiens à remercier Pierre-André pour sa présence. En tant que directrice financière, il me paraît important

d’organiser régulièrement ces rencontres, dans les conditions les meilleures, et en utilisant les supports numériques modernes. Diaporamas entre autres ! Nos équipes doivent être au top ! Par conséquent, nos rencontres de performance doivent être au top ! Et une DAF sait que...

— Bon, on ne va pas y passer la journée. »

Interrompue par l’ours, elle activa son introduction. Elle se tourna vers moi, comme un serpent rampant change de direction en sifflant :

« Oui, bien sûr, Pierre-André. Patrick, la présentation Powerpoint, les chiffres... ».

Je savais que ma présentation était parfaite et qu’elle allait plaire. Je l’avais bien bossée toute la semaine précédente. C’était réussi d’avance. Pierre-André apprécierait. Par conséquent, aucun emmerdement pour moi dans les jours à venir ! Rétroprojecteur allumé, lumière tamisée dans la salle de réunion, je cliquai sur l’icône du dossier « *présentation trimestrielle direction* ». Soudain, l’ordinateur se mit à « ramer ». Quelque chose activa simultanément une autre application...

Impossible pour moi d’intervenir. Perturbé par le fichier encore cadencé, j’adressai un regard gêné à Pierre-André et à Delphine. Je souris du bout des dents. Les yeux du serpent me fixèrent farouchement. Son regard fut digne de la « faucheuse » déterminée à faire tomber une tête. La mienne risquait l’échafaud. Dix secondes d’une panne « persistante » suffirent pour me condamner sans autre forme de procès, plus juste. Pierre-André afficha un sourire amusé. Face à un grand écran numérique vidé de son contenu, cinq secondes peuvent paraître extrêmement longues à vivre. Cependant, un mystérieux message fit patienter notre réunion spéciale « performance ». Mystérieux certes, mais explicite tout de même ! Ce jour-là,

la performance excella dans l’art de la mise en scène. Les participants virent en effet ces mots s’afficher sur l’écran : « Ceci est un fichier piraté, amusons-nous ! » Comme dans tout diaporama de qualité professionnelle, un texte doit être enrichi d’une belle illustration. Sur le fond, celui de notre réunion ne dérogea pas à la règle... Mais le problème de la forme nous apparut brutalement, comme un affichage format 4/3 en pleine rue : une photo de Delphine s’inséra subtilement dans le montage. Notre directrice financière posait seins nus, une chope de bière à la main. L’autre main faisait un doigt « d’honneur » au spectateur. Une sidération générale s’installa lourdement dans la salle. Un air particulièrement lourd en cet instant. Une sorte « d’entrouvert » sur l’inconnu apparaissait. Je tentai frénétiquement de fermer ce fichier infecté et maudit. Delphine eut du mal à dissimuler sa volonté de me décapiter en pleine réunion et sa lutte pour quitter cette scène cauchemardesque. Pierre-André fut surpris de son érection quasi immédiate, réflexe conditionné par la nudité et la posture provocante de sa DAF. Incrédules, les autres collaborateurs retinrent autant que possible les prémisses de ce qu’on faillit nommer le fou rire du siècle.

« Mais éteignez-moi cette merde d’ordinateur ! hurla Delphine, folle de rage.

– Oui, j’essaie..., bredouillai-je.

– Ben pourquoi ? C’est une belle introduction pour les commerciaux ! » argumenta Pierre-André en s’esclaffant.

Le responsable du bureau de Paris, assis à ma gauche, ne put s’empêcher d’en rajouter :

« Delphine, tu donnes de ton corps, par tous les saints, dans cette direction financière ! »

L’adjoint à la communication, rit aux larmes : « Dis donc, moi, je pense que toutes les réunions devraient se faire comme ça. Santé ! »

Le délire ambiant, empreint d'une légère pitié à l'égard de mon funeste avenir professionnel, atteignit son paroxysme sur ce lâcher de phrase :

« Delphine, on se parle après la réunion ? »

La proposition, accompagnée du clin d'œil parfait, déclencha l'hilarité générale. Je n'eus pas le temps de vérifier l'ouverture d'un autre fichier. Delphine saisit mon ordinateur portable et le jeta contre le mur comme un disque volant « frisbee monovol ». L'ordinateur se brisa contre le climatiseur, près de la porte d'entrée. Pierre-André quitta la salle en hurlant de rire aussi : « Rappelez-moi quand vous serez prêts ! »

La salle de réunion fut bientôt vide. Delphine, rouge de colère, m'adressa cette parole en sortant :

« À tout à l'heure. J'ai une bonne surprise pour vous aussi. »

Comme je m'y attendis, la directrice financière m'envoya dans la semaine un courrier pour « faute grave et humiliation causée à un supérieur hiérarchique ». Un « conseil de discipline » eut lieu le lendemain, par contumace. À ma décharge, Pierre-André rappela à Delphine que je n'étais pas responsable des incidents informatiques et dédramatisa les faits. Il y avait plus grave selon lui. Je repris mon poste après la mise à pied, mais c'est sans surprise que mes rapports avec Delphine ne furent plus jamais les mêmes. Avec d'autres, me virer devint alors son obsession. Kevin faisait partie du clan des exécuteurs.

Je pensais que le temps ferait son œuvre et qu'elle oublierait. Eh bien, pas du tout. Rien n'y fit. Acharnée, Delphine réussit à convaincre trois autres managers de me « régler mon compte ».

Un soir, Pierre-André retrouva sa voiture maculée de sang. Cinq poulets avaient été décapités et vidés sur la carrosserie. Sur le pare-brise, quelqu'un avait écrit une

phrase en lettres de sang : « Après ma blague pour Delphine, ma blague pour Pierre-André ! »

Comble de la malchance, l'ours n'avait déjà pas passé une bonne journée. Le lendemain, son passage en furie dans les services contraignit très rapidement l'auteur des faits à se dénoncer. Un pauvre stagiaire, petit protégé de notre buveuse de bière, cracha en effet le morceau.

« C'est moi, m'sieur, c'est moi. J'ai vidé les poulets. C'est Delphine, elle voulait qu'on pense que c'est Patrick...

– Dehors, abruti ! Tu n'as pas besoin de passer à la comptabilité, tu y es déjà ! Mais demain, je ne veux plus te voir. »

Pour la deuxième fois, Delphine fut la honte de l'entreprise. Son ego en avait encore pris un coup. En revanche, il n'y eut aucune érection par réflexe conditionné du côté de Pierre-André. Son avenir devint gris. Et voilà « mon » Kevin qui, aujourd'hui, ose une nouvelle tentative expiatoire.

Au troisième étage, arrivé à l'infirmierie, je m'installe en salle d'attente. Certains souvenirs me hantent encore. Je consulte mon iPhone. Je vois une ombre passer devant la fenêtre. Tiens, c'est bizarre... S'agit-il d'un nuage, d'un gros oiseau ? Puis des hurlements montent de la rue. Je me précipite à la fenêtre, en évitant de percuter le médecin qui, paniqué, dévale les escaliers. Des gens s'agglutinent sur le trottoir, autour d'un corps qui gît dans une mare de sang. Delphine vient de se défenestrer.

Une nouvelle victime des bugs informatiques et égotiques. D'un bug érotique, aussi ?

Oswald ou les trois lames de l'âme

Oswald naquit à Brienz, en Suisse. Il avait trois frères et une sœur. La fratrie reçut des parents une éducation plutôt tolérante et put grandir dans la sécurité d'une famille sereine. Oswald fut scolarisé dans deux établissements religieux. Il fit d'abord un passage parmi les protestants. Puis son père l'envoya dans une institution catholique à Dieulefit, en Drôme provençale. Les éducateurs dieulefitois remarquèrent assez rapidement la difficulté qu'avait le jeune garçon à se plier à la discipline. Paresseux et désobéissant, Oswald passait le plus clair de son temps à traîner dans les bâtiments avec ses camarades. Il n'y avait aucun moyen de le raisonner pour qu'il fasse ses devoirs. Son comportement et son travail intellectuel laissaient à désirer. Rien n'y faisait : ni les menaces, ni le dialogue, ni la douceur. Son père fut si déçu qu'il décida de le priver de sorties et de le faire réfléchir par quelques punitions. Mais rien ne changea pour autant. Oswald demeurait insouciant. Il trouvait constamment le moyen de sortir en cachette pour rejoindre ses copains et jouer avec eux. Cependant, le nom du village prédestina peut-être ce gamin à un avenir tout tracé... « Dieu-le-fit ? »

Dans la solitude d'un dimanche, un étrange personnage vint à sa rencontre. Ce dernier fixa longuement l'enfant de son regard perçant. Il se présenta à lui comme un ermite, prodiguant des soins par la sagesse, et capable d'éclairer

le chemin qui conduit au trésor. Mais c’était également un magicien. Oswald fut autant troublé par ses propos que par sa lanterne et sa canne.

Le vieil homme demanda à Oswald quel était son rêve. Dans son cœur et dans son esprit, le garçon n’eut aucune hésitation sur ce qui était devenu sa raison d’être. Mais il chercha ses mots pour exprimer sa réponse. Il confia qu’il était tombé par hasard sur un livre. Ce dernier lui avait appris la guérison par imposition des mains. À la suite de cette lecture ésotérique, son geste répété avec âme avait même guéri un camarade. Il expliqua également qu’il avait perdu malencontreusement cet ouvrage. Il avait donc à cœur de le retrouver et d’en obtenir une traduction française, étant donné que le livre était écrit en allemand. Sa vocation de thaumaturge était sur le point de naître, ce qui satisfait notre inconnu de passage :

« Je te demande de me suivre. Si tu l’acceptes, je te donnerai les secrets de la thaumaturgie... »

L’austérité du personnage ne trahit pas sa douceur. Le jeune garçon entendit dans l’invitation autant la fermeté que la bienveillance. Le ton adopté prévint du risque de la précipitation autant que de l’immobilité.

Oswald accepta de le suivre, après quelques hésitations. Quitter le confort et l’insouciance de la jeunesse, les jeux et les bêtises avec ses camarades, ne l’enchantait guère. Mais, du haut de ses 13 ans, une voix intérieure lui révéla que la voie s’ouvrait devant lui. La lanterne du sage éclairait certes un chemin initiatique personnel, mais ravivait également le flambeau de la vérité. Elle n’était pas qu’un petit réverbère qui éclaire une rue ou une surface sous nos pieds, mais l’intérieur de l’être aussi. L’ermite ne se borne pas à s’adresser aux grandes assemblées, mais à ceux et celles qui cherchent la vérité dans la solitude et le silence. Oswald se rendit compte qu’il était en âge de

comprendre et qu’il était élu. Ils se mirent donc en route. Surnaturellement, la lumière de la lanterne ne se confondit pas avec celle du soleil matinal. Sa clarté distincte vint de l’orient. Chaque endroit n’était qu’une des nombreuses curiosités touristiques de la région. Il fut sur le point de les découvrir, mais ils quittèrent la ville pour se retrouver en pleine campagne. Au cours d’un monologue clairement audible, l’ermite justifia son détour : il faisait fi des commerces et ambiances mondains. Leur caractère frivole est néfaste à l’intimité, ce lieu secret où l’être peut se retirer pour échafauder le plan invisible d’un idéal à construire. Ils marchèrent et marchèrent encore... La fatigue gagna Oswald. Le mystère enveloppa sa détermination. Mais pas question d’arrêter.

Un peu plus loin, un arbre à la stature imposante et pleine de majesté se mit à danser. Ce jour-là, le vent fut absent de l’initiation du jeune homme. Le feuillage, qui avait la forme d’une main géante, s’anima pour inviter à Oswald à s’approcher. Une fraîcheur l’enveloppa instantanément, dépassant la circonférence de l’épais branchage. Oswald ressentit cet air frais comme une énergie. Une brise légère ôta le voile qui recouvrait un écriteau :

« Je m’appelle Constantin l’Olivier. J’ai 181 ans. J’ai été témoin de tant d’événements, heureux et malheureux, au cours de l’histoire. L’humanité se trompe souvent de manivelle : elle actionne la roue d’infortune... L’histoire a été témoin également de mes œuvres et de ma justice. Près de moi, se sont reposées tant de personnes, illustres ou inconnues. Je leur ai inspiré des choix de vie, les grandes décisions à prendre, pour elles ainsi que pour leurs contemporains. Tu peux être en communion avec moi. Si

tu poses la main sur mon tronc, tu auras l’inspiration dont tu as besoin. Tu peux me parler aussi... Tu n’entendras pas toujours ma voix. Tu recevras ma réponse au fil de tes rencontres et des événements. Dans le monde invisible et dans le silence... »

Oswald entendit une voix se superposer à sa lecture. Il posa la main sur le tronc de l’oléacée. Une énergie lui traversa le corps aussitôt et le remit debout intérieurement. La voix se tut. Il exprima sa gratitude au vieil arbre et continua son chemin. En se retournant, il vit le feuillage immobile. L’olivier avait rempli sa mission.

Toutefois, le caractère intemporel de la nature réside dans le fait qu’elle a du caractère. Elle fait toujours preuve d’originalité. Étrange, messagère, éducative, bienfaitante, voilà sa nature pour élever l’esprit. Quand cela est nécessaire, elle convoque des petits complices, pour mener à bien sa tâche initiatique. Ce jour-là, après l’épisode de Constantin, elle se fit remarquer une nouvelle fois. Un essaim d’abeilles forma une couronne à quelques centimètres au-dessus de la tête d’Oswald. La progression de la petite colonie le conduisit à une ruche. Durant le trajet, il devint roi, guidé par quelques reines au milieu d’ouvrières disciplinées. Arrivées à destination, les abeilles quittèrent leur formation circulaire et entrèrent toutes dans leur petit chalet. Visiblement, elles passèrent le flambeau à l’ermite qui intervint :

« Maintenant, soulève le toit, le couvre-cadres et un cadre. »

Oswald accomplit méticuleusement les trois gestes. Il comprit la nécessité et le sens de l’intelligence des mains au cours d’une existence. Les alvéoles lui servirent

quelques grammes de miel. Instinctivement, mais très respectueusement, il savoura la douce substance, fruit du travail des abeilles. L'énergie qui en découla fut de même nature que celle ressentie près de Constantin. Et de la même manière, elle força le respect et la gratitude d'Oswald à l'égard des insectes hyménoptères. Le miel et la sève résultent d'une alchimie de la nature, et inaugurent l'alchimie des hommes. Les deux substances scellent une alliance. Oswald réinstalla soigneusement les trois éléments de la ruche. Au moment de quitter le domaine des abeilles, il vit trois pots de miel rouler à ses pieds. Il prit la peine de les ramasser.

Absorbé dans ses pensées, il poursuivit un itinéraire encore bien incertain à la mi-journée. Un autre événement mystérieux le tira de sa méditation pédestre.

Ils arrivèrent devant l'entrée d'un château qui ne figurait sur aucune carte, sur aucun guide touristique. L'enfant eut la sensation de se trouver dans un autre monde.

« Mais qu'est-ce que ce château a à voir avec mon livre ?
— Fais-moi confiance... »

Le sage prononça des formules mystérieuses. Les deux lourdes portes répondirent à ses mots magiques. Leur grincement effraya Oswald qui eut envie de déguerpir. La main de l'inconnu, déjà sur son épaule, l'en empêcha vigoureusement. L'autre main lui indiqua une salle, accessible par une épaisse porte, sculptée avec des anges et des fées qui s'animent à la vue des nouveaux hôtes.

« Grâce à moi, tu peux découvrir les secrets de la thaumaturgie. Derrière cette porte se trouve un coffre en or, serti de diamants et de pierres précieuses. Si tu prononces, en articulant bien, ton prénom, et si tu énonces clairement

ton vœu, cette porte s’ouvrira. Elle sera sous ton propre pouvoir... »

Oswald s’adressa à la porte, sans grande conviction.

« Je m’appelle Oswald. Je suis en quête d’un vieux manuscrit sur la thaumaturgie par l’imposition des mains. »

Il fut à nouveau perturbé de voir la porte s’ouvrir, à l’image d’un lion qui bondit. Le mécanisme encore plus bruyant, mis en mouvement par une force invisible, lâcha un rugissement. En s’approchant, Oswald comprit que les deux battants de la porte reconstituaient en fait une carte de tarot géante. Celle-ci mettait en scène une femme blonde. Discrètement couronnée, la reine essayait de dompter un lion. Elle mesurait sa force à celle de l’animal. Mais l’enfant perçut avant tout une douceur dans les gestes cette belle dame. Sur la porte, les traits de son visage marquaient une grande assurance. Aux très rares passants, elle inspirait simultanément vigueur et sérénité. La porte livra alors une clé symbolique à Oswald. La force et la maîtrise sont peut-être dans la douceur. La puissance s’exerce dans la force tranquille de l’élément féminin, capable de dompter l’indiscipline, la brutalité et la colère. La reine restaure un équilibre : elle est capable de maîtriser la véhémence de l’animal, initialement féroce et destructeur. Dompté, le lion est finalement apprivoisé. La lecture de cette carte apaisante permit à Oswald de se questionner, malgré son très jeune âge : le mal est-il une énergie qui peut se transformer en bien ? Y a-t-il en moi la manifestation du lion ? Dans ce cas, qui peut le dompter ?

La porte découvrit en effet l’imposant coffre en or, posé là, au milieu de la pièce. On eut dit un sarcophage renfermant pour l’éternité un pharaon d’Égypte, qui hantait le château.

« Il retient peut-être l’esprit du châtelain », s’inquiéta

Oswald.

Le sage mit fin à sa croyance :

« Prends cette clé en or que je détiens depuis des siècles, Oswald. Puis ouvre le coffre : tu découvriras l'entrée d'un escalier, avec ses soixante-dix-huit marches qui descendent à une crypte souterraine. Tu trouveras un trésor d'une grande richesse... »

Oswald pensa un instant au trésor enfoui. Mais sa petite rêverie diurne s'arrêta net. En se retournant pour obtenir la clé, il remarqua avec stupéfaction que le magicien avait disparu. Il sentit au même moment une présence à ses pieds. En baissant la tête par réflexe, il vit un très beau chat noir. Le félin zigzagua tout en « ronronnant » son besoin de chaleur humaine. À son cou, pendait un collier qui tenait une médaille et un tout petit sac de toile. La médaille prénommait le chat : « Je m'appelle Béni ! »

Le petit sac contenait une clé en ivoire : « Clef du coffre... »

Béni leva la tête pour faire montre de sa coopération. Il sembla être tout à fait conscient et fier de sa mission en tant que portier. Oswald sortit respectueusement la clé du petit sac de toile. Il ouvrit le coffre. Les deux quarts de tour de clé firent exactement le même bruit sordide que la grande porte d'entrée du château. L'enfant descendit une à une les marches. Béni était déjà reparti dans un autre temps. L'écho répéta chacun de ses pas.

« Quelqu'un me suit ? »

L'escalier n'en finit pas de descendre. Les marches semblèrent s'allonger sous ses pas. Oswald envisagea un instant de faire demi-tour, mais la lumière de la salle qu'il venait de quitter était déjà loin derrière lui. À la neuvième marche, cette lumière n'était plus qu'une simple lueur. Le garçon s'enfonça dans l'obscurité et la lueur fit place à un discret fil lumineux. L'ouverture du coffre, en haut de

l’escalier, se referma brusquement, tel un bruit de tonnerre. Il n’en était qu’à la vingtième marche... Prisonnier du noir, Oswald pleura de longues heures en se demandant ce qui allait lui arriver. Il pensa à ses parents, à sa désobéissance, à son insouciance. Il remarqua tardivement qu’un tout mince fil de lumière continuait de scintiller. Il se mit à le suivre, jusqu’à la crypte souterraine. À sa grande surprise, la pièce large n’enfermait pas uniquement l’obscurité. La lumière et la beauté du lieu avaient pris leurs places. De nombreux objets lançaient des éclats et des reflets d’or.

Oswald découvrit cette crypte qu’il avait peu à peu oubliée au cours de cette très longue marche. Les mille scintillements donnaient l’impression d’un passage d’étoiles filantes. Était-il capable d’en saisir une, afin de ne pas laisser filer l’étoile qui éclairerait son idéal ? En ce lieu si fermé et en apparence enfermant, tout devint mouvement, au cœur même de l’immobilité.

Une voix résonna dans la crypte :

« Tu n’as réussi qu’une partie du voyage... car l’objet que tu cherches, quant à lui, ne brille pas. Tu dois chercher encore... »

L’enfant reconnut la voix du sage. Il prit son temps pour chercher le trésor qui ne brillait pas. Au bout d’un certain temps, un vieux livre attira son attention. L’objet n’était pas en or, mais sa reliure était taillée dans un très joli bois clair. C’était le livre qu’il cherchait, mais qui semblait avoir changé d’apparence, et surtout « revenu » d’un autre temps. Deux mains magnifiques étaient sculptées sur la solide couverture. Le titre lui apparut enfin, sous un léger voile de poussière : « L’imposition des mains et la médecine philosophale »

Il n’eut même pas le temps d’effleurer l’objet de sa main, que la voix résonna une nouvelle fois dans la crypte :

« Ouvre le manuscrit et apprends ! »

Effrayé, l'enfant retrouva peu à peu la paix et la confiance. Après de longues heures de lecture, les enseignements révélèrent une part de leur mystère.

Tapi dans la crypte, Oswald étudia avec beaucoup de détermination et de patience. Il fut prêt à recevoir la lumière de la connaissance. C'est la dernière fois qu'il entendit la voix :

« Que veux-tu que je fasse pour toi maintenant ?

— Je veux sortir d'ici ! »

L'intuition guida Oswald pour sortir de la crypte. Il traversa un long tunnel au bout duquel la lumière solaire annonça enfin la vie à l'extérieur. La dernière porte communiquait avec une nature dense, habillée à cet endroit d'une flore magnifique. La forêt ajouta sa patte à cet enchantement. À la lisière du bois, l'enfant tomba sur un immense terrain au milieu duquel une ferme était plantée. Un moulin à eau s'adossait contre le flanc du bâtiment rectangulaire. La roue était équipée de deux jantes concentriques. Curieusement, le cercle n'était pas mû par l'eau. Il n'y en avait pas. Mais quelle énergie pouvait donc actionner la roue ? Au passage d'Oswald, un mécanisme se mit en marche, et la roue, à tourner. Le mouvement fut d'abord rapide, en décélération, puis stoppa silencieusement. L'ermite donna une interprétation.

« Ta vie, Oswald, est un peu à l'image de cette roue qui tourne... À ta jeunesse, correspond un premier mouvement, rapide. Le ralentissement du cycle est l'écho d'une vie plus calme, plus réfléchie durant l'âge mûr. Et tu as constaté que la roue s'arrête... Tu as devant toi la roue de fortune. La roue marque en trois cycles l'alpha et l'oméga d'une vie brève. Elle dessine l'univers dont tu

fais partie. Précisément, tu te trouves en son centre. Là, tu constates la vastitude de l’existence que tu tentes de maîtriser en accomplissant ta destinée. Le message de la roue de la fortune se libère au beau milieu d’une apparente contradiction. Immobile, elle tourne néanmoins sur un axe, mue par la manivelle. Lancer le mouvement est ta responsabilité, Oswald... »

Le jeune initié n’avait pas remarqué la manivelle fixée au centre de la roue. Une toute petite manivelle en bois ancien, avec de toutes petites armatures la reliant à la roue. Spontanément, il se demanda bien comment une aussi petite pièce pouvait transmettre l’énergie nécessaire à une roue de cette envergure. L’enseignement du sage lui donna sans aucun doute une clé d’interprétation : la manivelle puise aussi sa force dans l’être intérieur...

Oswald reprit le chemin de la maison. Ses parents se réjouirent de son retour tant attendu. Et du garçon obéissant et discipliné qu’il était devenu ! Après avoir relu consciencieusement le manuscrit *L’imposition des mains*, Oswald reçut le don de thaumaturgie. Le texte avait mystérieusement été traduit en français. De nombreux témoignages et rencontres confirmèrent son don. Il faut dire qu’il avait appris et répété maintes et maintes fois les gestes.

Oswald grandit en taille et en spiritualité. Il commença une vie professionnelle constructive comme comptable. Sa sensibilité dans le domaine du symbolisme attira un autre brillant esprit. Voici, en quelques mots, la genèse d’un nouveau printemps initiatique. Il avait 26 ans. Au hasard des rencontres et peut-être de la roue de fortune, il fit la connaissance du marquis Stanislas, écrivain et poète.

Leur intérêt commun pour la sagesse et la philosophie fut la porte ouverte à une amitié paternelle. Un jour, le marquis prit Oswald sous son aile et l'embaucha comme secrétaire. Le jeune initié bénéficia d'un haut lieu de lecture et d'écriture : la bibliothèque du maître. Là, dans l'ancre de la réflexion et des conversations métaphysiques, Oswald étudia énormément et forgea son style littéraire. L'élève dépassa même le professeur. Stanislas avait repéré également le talent de dessinateur du jeune homme. Il lui confia ainsi l'illustration d'un tarot initiatique. La bibliothèque fournit les documents nécessaires et Oswald put se mettre à la tâche, à partir d'un tarot français et d'un tarot italien. Sa mission fut d'approcher le système idéogrammatique de l'Égypte antique dans le tracé des cartes. La valeur initiatique des hiéroglyphes le captiva. Soixante-dix-huit lames, dont vingt-deux majeures devinrent le précieux support à l'interprétation des symboles.

Soixante-dix-huit lames pour tracer un chemin de l'âme... vers l'âme, puis vers sa destinée... Et le Tarot de Wirth apparut ainsi sur le chemin des pensées pour de nombreux chercheurs.